28 OCTOBRE 1950

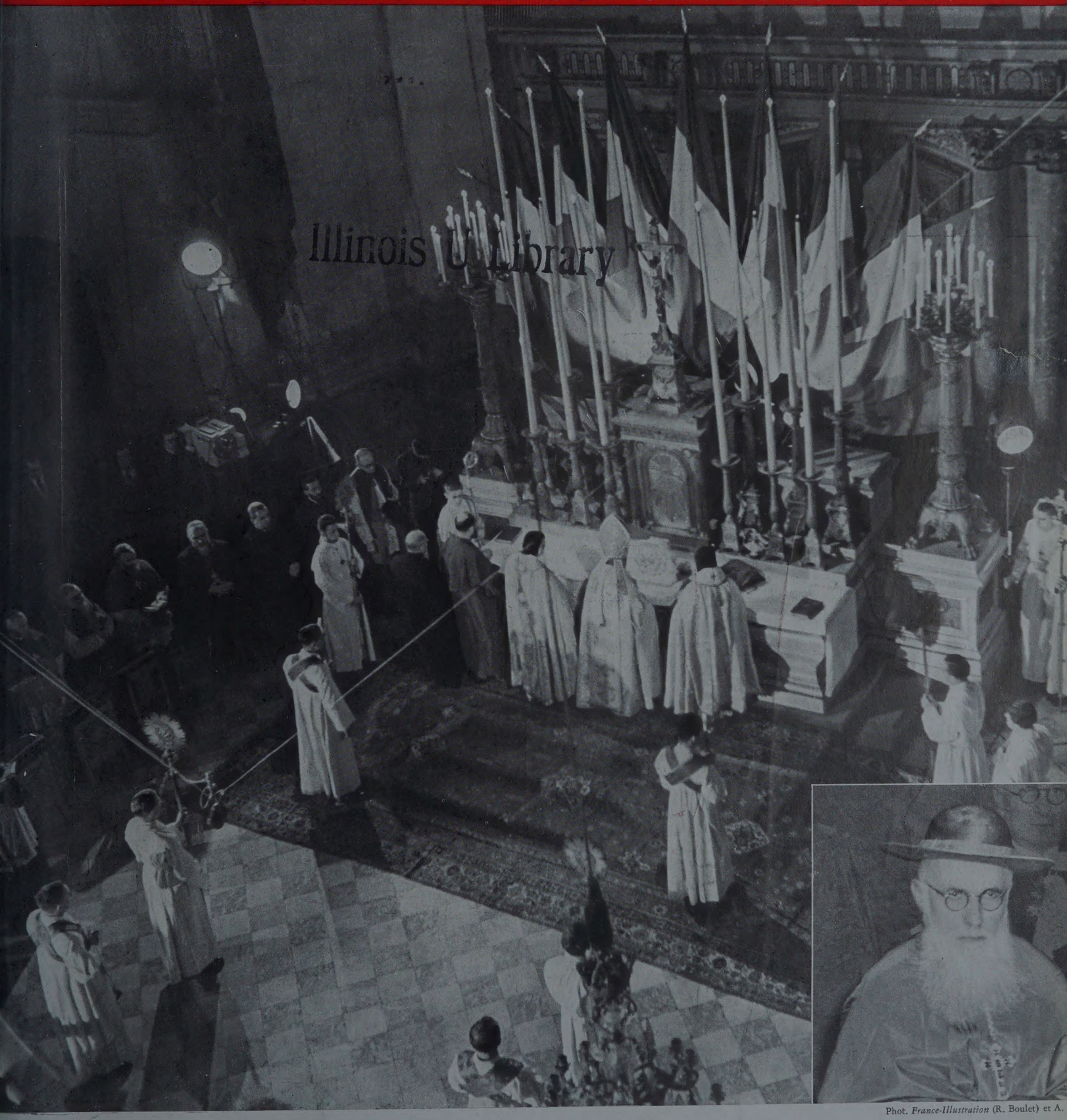
N° 263 - 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Illinois U Library



Phot. *France-Illustration* (R. Boulet) et A.

LE PATRIARCHE D'ANTIOCHE HOTE DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS

MM. Robert Schuman, Max Lejeune et le général Weygand avaient pris place dans le chœur de l'église Saint-Louis des Invalides aux côtés de NN. SS. Touzé, représentant Mgr Feltin, Leprêtre et de S. Exc. l'évêque de Bagdad pendant le service solennel de rite syrien que S. Em. le cardinal Tappouni, patriarche d'Antioche, assisté des archevêques d'Alep et de Damas, célébra à l'intention des soldats et des missionnaires français du Levant victimes du devoir.

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION

MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. } Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL, RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS, PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
	Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
ANGLETERRE. (livres)	6 mois...	2-15-0	3-10-0	3-15-0	4-5-0
	Un an...	5-10-0	7-0-0	7-10-0	8-10-0
BELGIQUE (francs) LUXEMBOURG (belges)	6 mois...	350	146,50	453,75	550
	Un an...	700	893	907,50	1.100
ÉTATS-UNIS. (dollars U. S. A.)	6 mois...	7	9	9.15	11
	Un an...	14	18	18.25	22
CANADA. (dollars canadiens)	6 mois...	7,58	9,92	10.08	12,23
	Un an...	15,15	19.84	20.15	24,45
PORTUGAL. (escudos)	6 mois...	202,75	258.50	262.75	318,50
	Un an...	405.50	517	525.50	637
SUISSE. (francs suisses)	6 mois...	30	38.25	39	47,25
	Un an...	60	76,50	78	94,50

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, livres, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les tarifs d'abonnement ci-dessus payables en monnaies étrangères ont été établis en fonction des récents alignements monétaires.

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

Des MILLIERS ont réussi par l'Ecole A.B.C. dans l'ART d'ECRIRE

DEVENIR "ÉCRIVAIN"

est possible à tous ceux qui ont assez de volonté pour s'y préparer. Mais comment y parvenir ? Aujourd'hui il n'y a plus de place pour les médiocres. Celui qui veut réussir doit s'armer afin de mettre de son côté toutes les chances. Ecrire est un métier, un métier qui s'apprend.

ÊTRE PUBLIÉ :

Nous pouvons faire pour vous ce que nous avons fait pour tant de nos élèves, maintenant romanciers, journalistes, lauréats de prix littéraires, rédacteurs publicitaires...

VOUS POUVEZ ESPÉRER

Car il existe une méthode dont l'unique but est de vous donner une véritable formation professionnelle. Vous verrez votre personnalité s'affirmer, votre vocabulaire s'enrichir, votre style devenir l'expression exacte de votre pensée.

SAVOIR BIEN RÉDIGER ...

vous poussera devant les autres dans n'importe quelle occupation et augmentera de 50 % votre valeur personnelle.

LES BONS RÉDACTEURS SONT RARES

La secrétaire qui répond au courrier, le technicien qui rédige un rapport, l'homme d'affaires qui doit écrire des lettres convaincantes, le médecin qui prépare un mémoire, l'employé qui se présente dans une nouvelle maison ont besoin d'un style clair, précis.

ON VOUS JUGE SUR VOS ÉCRITS

Toute l'orientation d'une vie peut dépendre de quelques pages bien ou mal rédigées. Que de réussites dues à une simple lettre qui tranche sur la médiocrité des autres Mettez cette chance de votre côté et soyez à la hauteur de vous-même lorsque vous écrivez. Vous pouvez acquérir en très peu de temps cette maîtrise du style et cette facilité à rédiger.

NOUVELLE BROCHURE GRATUITE :

Notre brochure " L'Art d'Ecrire " vous apportera des informations inattendues et même une sorte de révélation ainsi que la réponse aux questions que vous pourriez vous poser tant sur votre avenir d'écrivain que sur la manière de posséder rapidement un bon style. Demandez-la aujourd'hui même en envoyant ou recopiant le coupon ci-dessous

ÉCOLE A.B.C. (RÉDACTION E 42)
12, Rue Lincoln - Paris (8e)

Veuillez m'envoyer gratuitement et sans engagement de ma part. votre brochure "l'Art d'Ecrire" (Ci-joint 15 frs pour frais d'envoi).

Nom.....

Adresse.....

Pour la Belgique : 18, r. du Méridien, Bruxelles

LISEZ CETTE SEMAINE

Le grand hebdomadaire que vous attendiez depuis cinq ans

*

Le Rouge et le Noir

Informe en amusant... toujours plaisant, jamais vulgaire

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

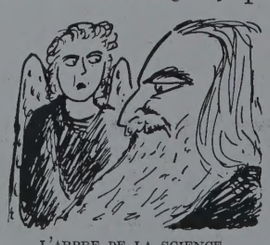
DIALOGUE DE FOUS

— Vous avez lu ? — Non, et vous ? — Moi non plus. — Alors, qu'en pensez-vous ? — Rien, et vous ? — Moi aussi. — Mon cher Louis XIV, je suis heureux de voir que nous avons les mêmes opinions.

ORGUEIL

LE MERLE. — Tu as l'air bien fier, ami lièvre !

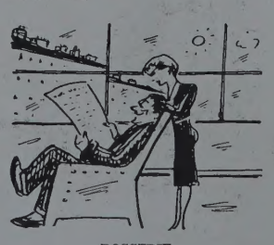
— Il y a de quoi. A la dernière chasse de Rambouillet mon frère a eu l'honneur d'être abattu par le Sultan.



L'ARBRE DE LA SCIENCE

L'ANGE. — Seigneur, ces Terriens sont incorrigibles ! Faut-il anéantir l'humanité ?

— Inutile. L'homme est devenu assez savant pour s'en charger lui-même !



ROSSERIE

— Tiens, les speakers de la radio sont en grève...

— Où lis-tu ça ?

— Là, en « Dernière Heure » : grève des travailleurs du « cuir » :

CINÉ CASQUANT

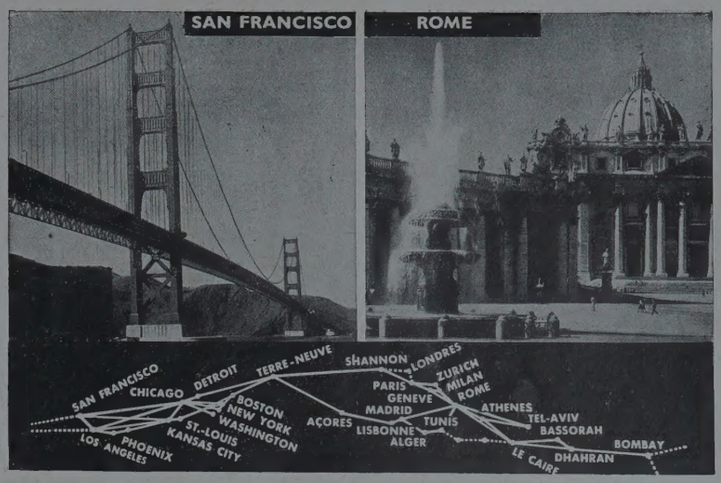
— Il a osé m'offrir 5 millions pour *le Roi des clochards* !

— T'as refusé ?

— Tu parles ! Avec mon nom, je ne peux pas incarner un « clochard » à moins de 10 millions !

NOVEMBRE 1950

LE MOIS DU PARAPLUIE



Seule TWA vous offre un tel choix de lignes à travers le monde.

La prochaine fois que vous partirez en voyage, associez donc le plaisir et les affaires en empruntant le si commode réseau T.W.A. Une ligne T.W.A dessert l'Europe septentrionale.. une autre le monde Méditerranéen. Aux États-Unis la T.W.A propose ses services transcontinentaux directs qui relient le Nord industriel au Sud-Ouest ensoleillé.

Sans frais supplémentaires vous pouvez vous arrêter à n'importe quelle ville desservie par la T.W.A. Souvent vous pouvez aller par un itinéraire, revenir par un autre et doubler ainsi l'agrément de votre voyage. En voyageant à 500 kms/h. sur un Skyliner T.W.A. qui a fait ses preuves dans le monde entier, vous bénéficiez en outre d'un service, d'une cuisine et d'un confort vraiment somptueux.

Consultez votre agence de voyage ou téléphonez à la T.W.A. : BAL. 10-83.

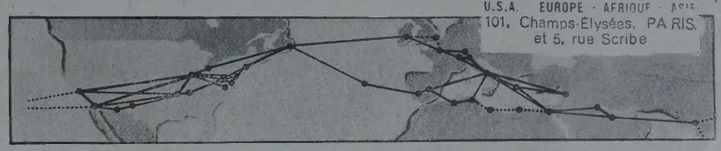
Vous pouvez compter sur la

TWA

TRANS WORLD AIRLINES

U.S.A. EUROPE - AFRIQUE - ASIE
101, Champs-Élysées, PARIS
et 5, rue Scribe

.50.29



DEUX SIÈCLES SEPT GÉNÉRATIONS

DE PROBITÉ & D'EXPÉRIENCE BOURGUIGNONNE

PHILIBERT POULET (1708-1782)

JEAN-BAPTISTE (1760-1829) — MARC-JEAN-BAPTISTE (1762-1832)

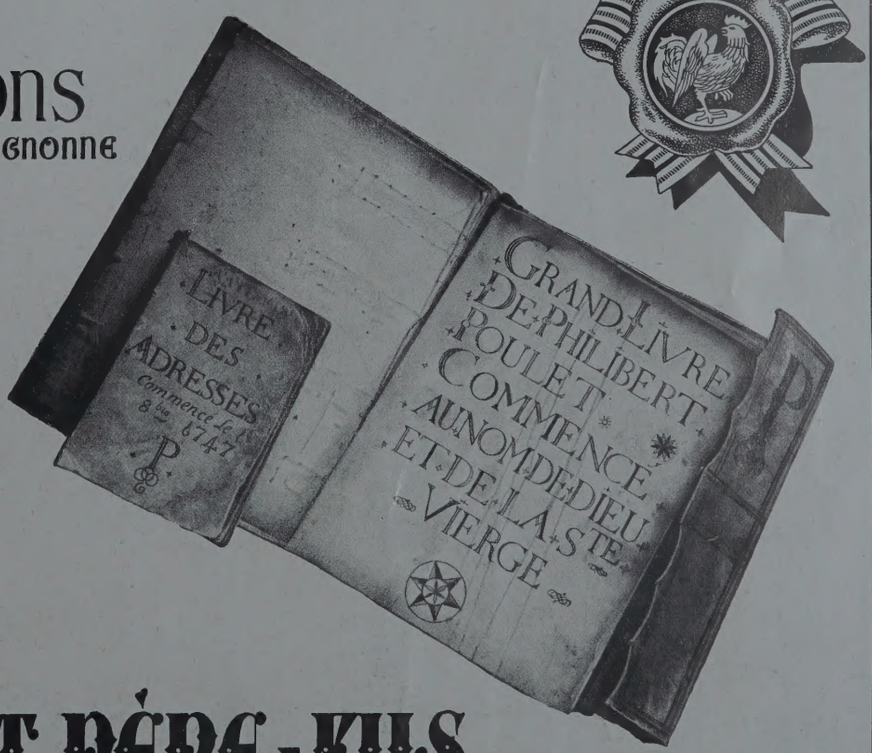
PHILIBERT (1776-1821) — JEAN-FRANÇOIS-AUGUSTE (1783-1849)

JEAN-BAPTISTE-EDMOND (1815-1884)

PIERRE GERMAIN (1845-1936)

PAUL-JACQUES (né en 1875)

JACQUES-PIERRE (né en 1908) — JANE GALLET — GEORGES-CLAUDE GALLET (né en 1902)



POULET PÈRE & FILS

PROPRIÉTAIRES-NÉGOCIANTS À BEAUNE (Côte d'Or)

MAISON FONDÉE EN 1747

de votre poche ... sur votre tête

léger

pliable

et...

imperméabilisé

RALLYE

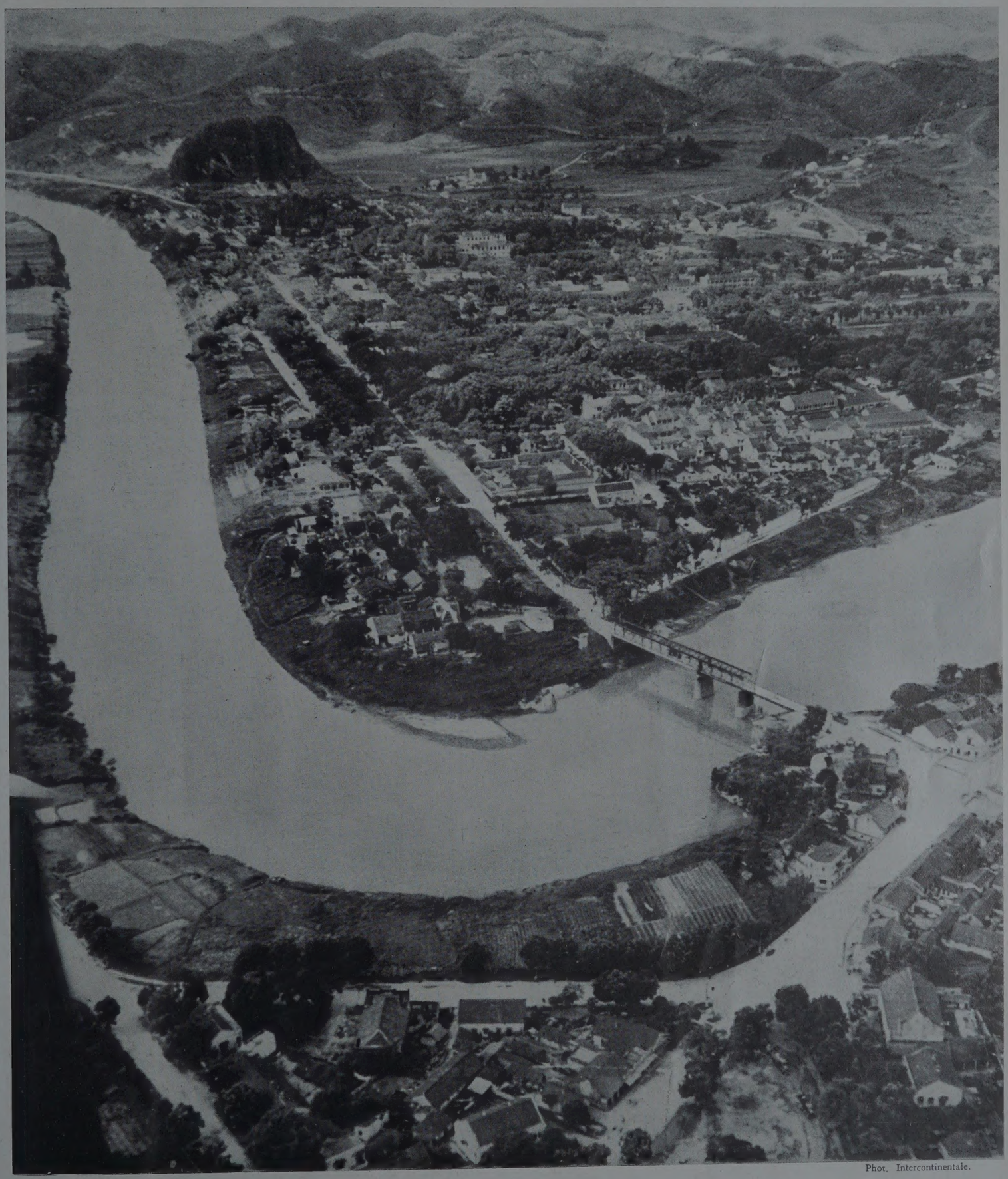
MOSSANT

Publ. SACHA.

6me ANNÉE — NUMÉRO 263

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

28 OCTOBRE 1950



Phot. Intercontinentale.

L'ÉVACUATION DES POSTES FRONTIÈRES DU HAUT TONKIN

Langson, que l'offensive vietminh place au premier plan de l'actualité, était déjà entré, voilà soixante-cinq ans, dans l'histoire. En mars 1885, le cruel revers subi dans cette ville par les troupes du général de Négrier souleva en France une profonde émotion. Langson fut rapidement repris aux Pavillons-Noirs, mais l'incident n'en avait pas moins entraîné la chute du cabinet Jules Ferry, interpellé avec violence par Clemenceau.

ACTUALITÉS MONDIALES D

LE MANS. Accueilli au camp d'Auvours par le général Monclar, commandant le I^er^ bataillon français de l'O. N. U., M. Max Lejeune a passé en revue cette unité d'élite avant son embarquement pour la Corée.

VOICI L'HOMME DE LA SEMAINE

LE PRESIDENT TRUMAN, à son retour de l'île de Wake, où il s'était entretenu avec le général Mac Arthur, a prononcé à San Francisco un important discours politique dans lequel il a déclaré que les Etats-Unis n'hésiteraient pas à faire la guerre pour résister à l'agression et défendre leurs libertés.

LUCKNOW. Devant la onzième conférence l'Institut des relations du Pacifique, le pandit Nel a déclaré que l'Inde, mieux que les pays occidenta peut comprendre les aspirations des pays asiatiqu

TEHERAN. S. M. Mahommed Rezah, shah d'Iran, a célébré, en son palais de marbre rose, ses fiançailles avec la fille d'un noble Iranien, M^lle^ Saroya Esfandiary. Leur mariage aura lieu le 27 décembre.

LONDRES. Inaugurée le 26 octobre, la nouvelle Chambre des communes reproduit dans ses moindres détails, jusqu'au fauteuil du speaker, l'ancien bâtiment, détruit par les bombes allemandes au mois de mai 1941.

PARIS. La rentrée de la cour de cassation a é marquée par l'audience solennelle de tradition, q présidée par M. le premier président Picard, s'e tenue en présence de M. René Mayer, garde des Sceau

WASHINGTON. A la conférence du « réarmement français », M. Marshall (près de M. Dean Acheson) exposa son point de vue avec un humour qui maintes fois dérida MM. J. Moch et M. Petsche, ses vis-à-vis.

LONDRES. En présence d'une affluence considérable, le XXXV^e^ Salon britannique de l'automobile a été inauguré par S. A. R. la princesse Margaret, qui s'est vivement intéressée aux modèles exposés.

PARIS. La nouvelle loi anticommuniste votée au Etats-Unis établissant un contrôle sévère des pass ports étrangers, les voyageurs en instance de dépa sont venus en foule à l'ambassade réclamer un vis

LA SEMAINE

ARIS. S. A. I. le prince Assan Ossen, fils de M. l'Empereur d'Ethiopie, de passage dans la pitale, a tenu à venir, accompagné d'un représentant l'ambassade, saluer le président Edouard Herriot.

ARIS. La maréchale Foch s'est éteinte à quatre-vingt- ans dans son hôtel où elle vivait entourée des uvenirs de son mari. La cécité dont elle avait été ppée n'avait en rien diminué son activité intellectuelle.

ERLIN. Les élections d'Allemagne orientale ont été rganisées selon les méthodes de pression policière sitées à l'Est. Aussi la liste unique du « Front ational » a-t-elle obtenu 98,44 % des suffrages.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Dix congrès, cent expositions, d'innombrables conférences, la visite d'un monarque étranger, le retour des vacances, la rentrée des classes, les dernières vagues des voyageurs d'été, enfin et surtout le fameux Salon de l'Automobile, qui a fait couler tant de cette encre d'imprimerie qui ne coule pas ! Vrai ! les Parisiens de Paris — j'en suis — ont pu se demander, comme ils le font toujours à la fin du mois d'octobre en temps de paix, si leur ville leur serait enfin rendue, s'ils pourraient encore, au gré de leur fantaisie et de leur rêverie, errer par les rues, flâner sur les trottoirs, traverser les chaussées autrement qu'à la faveur des galeries souterraines du métro, en bref jouir quelque peu de cette cité admirable qui est, dans le vaste monde, leur lieu par excellence.

Eh bien, mon sentiment est désormais confirmé par l'observation des faits. Que les Parisiens se résignent : leur chère et belle ville, ils ne la retrouveront pas. Ils en jouiront encore, parfois, le temps d'un regard furtif ou à la faveur d'une promenade nocturne entre deux et trois heures du matin ; mais ils n'en auront plus la libre disposition, car elle est désormais la proie de forces en mouvement pour lesquelles cette belle ville n'est pas faite.

Il faut le dire, il faut le crier à tous ces messieurs qui, à force d'ingéniosité, imaginent des voitures nouvelles et les fabriquent en grande série : l'automobile n'est pas un bibelot de vitrine ; elle veut, elle exige une carrière où manifester ses qualités. Elle a soif d'espace. Or nos vieux pays manquent de cet espace particulier où s'exerce l'automobile; nos villes illustres ont été construites en un temps où la circulation d'un véhicule à la vitesse horaire de 25 kilomètres apparaissait comme une folie et où le nombre de possesseurs de calèches était fort petit.

Chose étrange, les villes nouvelles du vieux et du nouveau monde, celles qui sont, au moins en certaines parties, contemporaines de l'automobile, sont peut-être moins bien ordonnées que Paris pour les jeux de l'automobile, car, à Paris, nous disposons quand même de merveilleux espaces libres. On peut toujours, à Paris, pour quelque grande exposition, par exemple, loger une ville provisoire à l'intérieur de la ville vénérable. On n'en saurait faire autant ni à Johannesburg, ni à New-York.

On nous affirme qu'en France on compte désormais une voiture pour vingt habitants et qu'à Paris — nous nous en apercevons bien — il y a beaucoup plus de voitures qu'en 1938. Le problème, pour les constructeurs qui songent non seulement à faire prospérer leur entreprise, mais encore à contenter l'immense appétit du public, le problème est, paraît-il, de construire des voitures peu coûteuses et d'en construire un grand nombre. C'est par centaines de milliers que les clients attendent, à la porte des usines, le moment où ils pourront acquérir l'objet de leurs désirs.

Tous les bons observateurs se demandent avec angoisse : « Où mettra-t-on ces voitures ? Comment pourront-elles circuler ? » Nos villes sont, dès maintenant, impraticables. Et les routes elles-mêmes, celles des campagnes, sont, à certaines heures, envahies. La circulation des « poids lourds » pose des problèmes angoissants. Les accidents, chaque jour, sont plus nombreux et plus graves. La consommation d'essence, dans les villes encombrées, est dès maintenant déraisonnable. Alors que faire ?

Les personnes qui ont pour devoir de résoudre à tout prix de tels problèmes envisagent déjà des solutions héroïques. Et ces personnes ont raison. La méthode qui consiste à multiplier ou à changer expérimentalement les « sens uniques » montre son insuffisance. On songe à interdire le stationnement dans le centre des villes, et bientôt la circulation... Pourquoi non ? La plus agréable rue de la ville d'Amsterdam, c'est cette Kalverstraat où les piétons seuls ont accès. J'ai souhaité, parlant à la radio de Florence, naguère, que le centre de cette ville fameuse fût interdit aux véhicules motorisés. Et il paraît que l'on envisage une telle réforme.

Mais tout cela ne suffira pas. En vérité, messieurs les constructeurs, vous dont nous admirons les travaux, les mérites, les succès, n'oubliez pas que l'automobile, le produit de votre industrie, se déplace, et même assez vite et qu'il faut lui donner du champ, sinon nous allons retomber dans les réglementations, les restrictions, les contingentements et tout cela finira par paralyser votre effort. Montrez-nous des modèles économiques, des modèles gracieux, des modèles rapides et peu encombrants. Soit ! Mais n'oublions ni les uns ni les autres que l'industrie de l'automobile est désormais dominée par les problèmes conjoints de la circulation, du stationnement et de la stabulation. Il faut construire des garages de types nouveaux, ménager des lieux de stationnement, détourner les voitures de certaines voies mal praticables, tracer des déviations, élargir nos routes, enfin préparer le règne de l'automobile, ou alors renoncer à l'automobile, ce que personne ne souhaite, mais ce que nous serons peut-être obligés de faire un jour.

SAVOIR CHOISIR

La session parlementaire qui vient de reprendre permettra-t-elle de dissiper le voile de silence qui pesait sur les graves événements de ces dernières semaines ?

La méthode employée permet, malheureusement, d'en douter. Au Palais-Bourbon, on discute à bâtons rompus de l'Indochine... du réarmement allemand... du service de dix-huit mois... de l'aide américaine, comme si ce n'étaient pas là des aspects différents mais indissolublement liés d'un même problème : *celui de la sécurité nationale dans le cadre de la défense occidentale.*

Il eût été souhaitable de le voir débattu non en ordre dispersé, mais au cours d'un ample débat d'ensemble qui eût fourni au gouvernement et au parlement l'occasion de répondre clairement à la question qui est sur les lèvres de tous les Français : *Sait-on ce que l'on veut et où l'on va ?*

Il faudrait pour cela en finir avec la politique de l'autruche et aussi faire abstraction des préoccupations doctrinales et des précautions pré-électorales, des soucis subalternes et des ruses tactiques auxquels se complaisent volontiers les partis. Mais n'est-ce pas trop de demander un tel effort à une assemblée dont le mandat expirera dans quelques mois ?

Au reste, l'impuissance gouvernementale et la carence du parlement ne vont-elles pas de pair avec l'étrange apathie d'une opinion publique visiblement désorientée et en proie à un scepticisme inquiétant ?

RÉVEIL TARDIF

Il aura fallu le coup de gong des événements tragiques du haut Tonkin, l'évacuation de Langson et les réminiscences historiques qu'éveille ce nom pour sortir les Français de leur indifférence et pour les amener à s'inquiéter des raisons, de la portée et des conséquences de ce qu'on a pu appeler le plus grand désastre qu'ait connu l'Union française.

Encore leur curiosité n'a-t-elle été satisfaite jusqu'ici qu'en partie. En exposant à la tribune, avec une émotion compréhensible, les phases successives de ce dernier drame de la RC4 — dont notre envoyé spécial Lucien Bodard donne plus loin une relation poignante — M. René Pleven n'a fait qu'accentuer l'inquiétude que ressent l'opinion devant l'anéantissement des colonnes Charton et Lepage.

Comment, par quelle longue succession d'erreurs pareille défaite — si localisée qu'on s'efforce de la présenter — a-t-elle été rendue possible ? La question, à laquelle il n'a pas encore été répondu, ne va pas sans engager de lourdes responsabilités.

Il est trop facile de dire : oublions le passé. N'est-ce pas dans le passé récent, dans le malaise politique, dans les tergiversations des partis autant que dans les erreurs du commandement que se trouvent les causes profondes d'un drame militaire qui, outre la perte d'unités d'élite dont on ne dira jamais assez l'héroïsme, se traduit par le regrettable abandon des indigènes tonkinois dont nous avions assuré la protection et par une sérieuse perte de prestige moral vis-à-vis des populations de l'Union française.

Des dizaines, des centaines de milliards ont été engloutis depuis 1945 en Indochine et pourtant nous n'avons pu opposer à la récente offensive vietminh qu'un rideau de troupes insuffisant et dépourvu des armes nécessaires. Des crédits importants ont été investis pour l'arme aérienne et cependant les colonnes sacrifiées sur la RC4 auront vainement attendu l'apparition dans le ciel des couleurs françaises.

Parce que, faute d'entente possible entre les partis au pouvoir, on n'a ni su ni voulu verrouiller en temps utile la frontière sino-vietnamienne, le commandement s'est vu contraint, sous la pression des forces du Vietminh armées et équipées en Chine communiste, d'évacuer le haut Tonkin et de laisser Ho Chi Minh disposer des routes d'accès d'où ses troupes aguerries menaceront, de façon permanente, ces terres du delta dont elles ont un si pressant besoin pour leur ravitaillement.

RESTER OU PARTIR

Et maintenant ? Veut-on en appeler de notre défaite de la RC4 ? Veut-on que la France maintienne en Extrême-Orient une présence qui s'est illustrée de tant de sacrifices et d'efforts ? Il convient alors de voir la réalité en face, d'en finir avec les demi-mesures et de consentir les sacrifices — hommes, matériel et argent — qui permettront à nos troupes de combattre à armes égales un adversaire qui, grâce à l'aide qu'il reçoit de l'extérieur, substitue désormais la guerre tout court à la guérilla.

Envisage-t-on froidement, au contraire, les solutions de désespoir qui se sont exprimées à la tribune ? Alors il faut négocier notre départ avec Ho Chi Minh, c'est-à-dire faire place nette aux ambitions asiatiques de Moscou, ou bien internationaliser dès à présent l'affaire d'Indochine en la remettant aux mains de l'O. N. U.

Mais cette fuite devant les responsabilités, n'en doutons pas, aurait tôt fait de miner notre crédit auprès des peuples de l'Union française, des Malgaches de Madagascar, des musulmans de l'Afrique du Nord et de ces populations du continent noir déjà travaillées par la propagande antifrançaise. Ainsi que l'a dit un orateur au Palais-Bourbon : « Il est impossible pour un pays d'aller d'abdication en abdication sans aboutir au déshonneur. »

Rester ou partir, tel est le premier choix qui s'impose au gouvernement. A lui de faire connaître clairement sa volonté, d'éclairer le pays sur la somme des sacrifices à consentir et sur l'aide que sont décidés à nous apporter nos alliés d'outre-Atlantique, dont la responsabilité, il faut le dire, est lourdement engagée dans ce drame indochinois.

Pour les besoins de leur politique asiatique ondoyante et contradictoire, les Etats-Unis sont trop longtemps restés indifférents à ce problème indochinois et à la mission qu'assumait la France en Extrême-Orient. Il aura fallu la guerre de Corée pour leur faire comprendre que nos soldats étaient là-bas, et depuis longtemps, aux avant-postes de la ligne de défense commune.

L'ALLEMAGNE ET LA DÉFENSE OCCIDENTALE

De cette ligne qui de l'Asie orientale rejoint l'Europe centrale et que, M. Truman l'a déclaré dans son discours de Washington, les Etats-Unis sont résolus à ne pas laisser grignoter parcelle par parcelle.

Mais là encore il faut savoir ce que l'on veut. Or, depuis deux ans et demi qu'existe le pacte de Bruxelles, depuis dix-huit mois qu'a été signé le pacte atlantique, on en est toujours aux palabres et aux controverses pour savoir comment sera organisée la défense occidentale et si l'Allemagne sera appelée à y apporter sa contribution.

Que le problème du réarmement de l'Allemagne soulève chez les Français de légitimes appréhensions, qu'il doive être résolu en prenant toutes les garanties qui s'imposent, en l'inscrivant étroitement dans le cadre d'une armée continentale et de façon telle que nous soyons assurés d'être prioritaires, en tout état de cause, en ce qui concerne l'équipement de nos divisions nouvelles, ce sont là vérités élémentaires.

Mais réaliser le pool économique franco-allemand, proclamer qu'il n'est pas possible d'exclure 47 millions d'Allemands de la communauté occidentale, qu'il n'est pas d'Europe viable sans un rapprochement entre les deux pays, sans que, par ailleurs, l'Allemagne soit tenue — *comme l'a signifié récemment le Conseil des Douze* — d'apporter sa contribution à la mise en état de défense de cette Europe unifiée apparaît comme un paradoxe et un défi au bon sens.

Dès l'instant qu'on proclame que la ligne de défense européenne doit être fixée sur l'Elbe et non sur le Rhin, on imagine mal, pour le cas où les divisions blindées de l'U. R. S. S. se mettraient en mouvement, les soldats français, anglais ou belges allant exposer leurs poitrines sur cette position avancée tandis que les Allemands assisteraient en spectateurs passifs à un tragique et inégal règlement de comptes !

Là encore il faut choisir, et, en l'occurrence, les risques à courir pèsent peut-être moins lourd dans la balance que le danger d'une Allemagne neutralisée et, par cela même, exposée à tomber sans coup férir dans les bras du plus fort.

Au reste, nos amis d'Angleterre et des Etats-Unis ont déjà fait leur choix. Avec ou sans notre consentement l'Allemagne sera mise en état de défense. Et une résistance obstinée de notre part n'aboutirait à rien d'autre qu'à accentuer les inquiétudes et les doutes qui règnent chez nos alliés quant à la volonté qu'a la France de forger sa propre armure et de contribuer à la défense commune.

DÉFENSE EN SURFACE

On ne vient en aide qu'à ceux qui consentent à s'aider eux-mêmes. Or la France est le seul pays de l'Occident qui n'ait pas encore résolu cette augmentation de la durée du service militaire sur laquelle on sent planer les surenchères partisanes et les calculs électoraux. C'est aussi le seul pays où il soit permis aux communistes de se livrer, quasi impunément, à la campagne de démoralisation et à l'œuvre de sabotage que le Kominform exige de ses agents.

Troisième choix : ou on laissera le champ libre à une cinquième colonne dont l'audace croissante est fonction de la pusillanimité des autorités qui ont charge d'assumer la défense nationale à l'intérieur et sur tous les terrains. Ou l'on s'engagera résolument, pleinement, vers cette « défense en surface » qui en est encore à l'état de projet, afin de mettre hors d'état de nuire ceux qui en France se font ouvertement les auxiliaires fanatiques et actifs d'une puissance étrangère.

Oui, le temps est venu de choisir et de prendre position nette. Et aussi de dire si la France existe encore au rang des grandes nations ou si elle est résignée à jouer les Ponce Pilate dans l'espoir de vivre en paix, repliée sur son territoire métropolitain.

Comme s'il était davantage possible à notre pays d'assister, bras croisés, au grand drame mondial où se joue le sort des libertés humaines que de se dégager d'un héritage de gloire qui semble, à d'aucuns, peser sur ses épaules comme la tunique de Nessus.

DANS LES MONTAGNES DU HAUT TONKIN

LES 30.000 VIETMINH

QUI ONT DÉCIMÉ LES COLONNES CHARTON ET LEPAGE

ONT ÉTÉ ARMÉS EN CHINE

(PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL LUCIEN BODARD)

Les avant-gardes sont les seules unités importantes rentrées à l'heure actuelle à That-Khé. » Je me souviendrai longtemps avec quel désespoir contenu le porte-parole de l'armée française annonçait, en la soirée du 9 octobre, aux correspondants internationaux que les colonnes Charton et Lepage étaient à peu près anéanties par l'ennemi. Mais la cruauté supplémentaire de ce drame, c'est la fatalité, en ce sens qu'il aurait pu, qu'il aurait dû ne pas arriver. Tous ces bataillons décimés l'ont été à cause d'un impondérable qui s'exprime dans cette question que l'on pose maintenant : « Pourquoi Charton a-t-il pris tant de retard — presque deux journées pour une distance de 50 kilomètres ? Là, en effet, est l'inexplicable, car l'ennemi, surpris, n'avait pas attaqué tout d'abord, et les soldats de la colonne étaient parmi les meilleurs du corps expéditionnaire. »

L'évacuation de Caobang était basée sur un effet de surprise. Le commandement français avait multiplié les ruses de guerre pour ancrer l'ennemi dans la conviction d'une défense acharnée, désespérée de la garnison. Peu après la chute de Dong-Khé, le général Carpentier s'était rendu dans la cité encerclée pour exhorter officiers et soldats à la lutte totale. Un tabor avait été ostensiblement envoyé en renfort, cependant que plus de deux mille femmes et enfants étaient évacués par le pont aérien afin de permettre aux combattants « d'avoir l'esprit plus dégagé ». Les ordres de repli n'étaient arrivés que le 2 octobre, six heures seulement avant la mise en route. Il était interdit de procéder à des destructions ou à des explosions, sauf à retardement. Puis, à l'aube du 3 octobre, partit l'immense caravansérail de la cité abandonnée ;

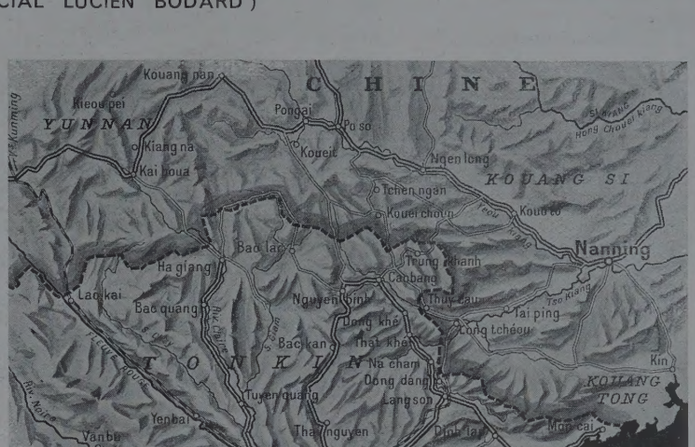
M. Letourneau et le général Juin accompagnés a Orly par M. Pleven.

il allait d'abord au rendez-vous pris au sud-ouest de Dong-Khé avec la colonne Lepage — un corps de combat puissant — venue de That-Khé à sa rencontre.

La colonne Charton aurait dû y arriver le 4 octobre par les méandres d'une petite vallée parallèle à la fameuse RC4. Déjà la colonne Lepage s'était retranchée, en position dite de recueil, sur les crêtes déchiquetées et inondées de jungle qui se dressent entre cette vallée et le bassin de Dong-Khé. Deux jours elle attendit vainement Charton ; mais d'en bas, par la cuvette fatale, accouraient les Vietminh par centaines, par milliers ; ils venaient des massifs d'en face, à côté de la frontière chinoise. Ces petits hommes en noir amenèrent des canons, puis donnèrent l'assaut vague après vague. Le 6 au soir la colonne Charton débouchait enfin par la piste de la vallée, mais déjà les Vietminh, innombrables, en étaient arrivés au corps à corps avec les hommes de Lepage. Un gigantesque cache-cache où amis et ennemis étaient plus ou moins emmêlés dans la masse des rochers et des pitons.

SCÈNES D'HORREUR

Le 7 au matin les nuages étaient si bas qu'ils avaient avalé les montagnes. Au milieu de cette sauvagerie de jungle, dans ce déferlement d'ennemis, il n'était donc aucun espoir d'appui aérien : la chasse ne pouvait pas sortir. Cependant, lentement, dans la vallée au sud, s'écoulait la colonne de Charton. Là-haut, les masses vietminh, toujours renouvelées, repoussaient de crête en crête, en des combats acharnés, les éléments de Lepage, plus loin, toujours plus loin, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de crête, mais l'effondrement de la vallée. Et bientôt, à la nuit tombante, les deux colonnes étaient pêle-mêle dans la dépression, au pied d'un capharnaüm de pitons. A tout prix il fallait percer pour atteindre That-Khé, à une vingaine de kilomètres de là — car de partout étaient accourus des bataillons ennemis. Toute la nuit les Français, en des efforts désespérés, tentèrent de briser l'encerclement — et le lendemain aussi, toute la journée du dimanche. Ce furent des mêlées acharnées et confuses entre quelque trois mille Français et des dizaines de milliers de Vietminh. Les combats se déroulaient dans une sorte de baie d'Along terrestre,

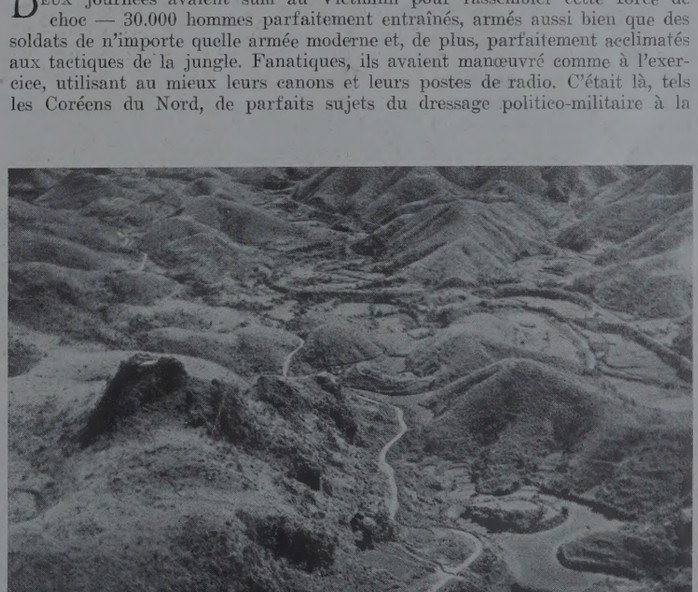


dans un extraordinaire fourmillement végétal et minéral. Et de là-haut les canons ennemis, installés sur les sommets, tiraient à bout portant sur les derniers groupes français.

Dans cet éparpillement immense des combats particuliers, il arriva que des Français brûlèrent leurs dernières munitions. Il y eut encore des corps à corps, quelques engagements sporadiques, puis ce fut la fin. Quelques centaines d'hommes seulement étaient arrivés à That-Khé. Sévères avaient été les pertes des Français — plus lourdes encore celles du Vietminh. Mais celui-ci était vainqueur puisqu'il conservait le champ de bataille.

L'OFFENSIVE VENAIT DE CHINE

Deux journées avaient suffi au Vietminh pour rassembler cette force de choc — 30.000 hommes parfaitement entraînés, armés aussi bien que des soldats de n'importe quelle armée moderne et, de plus, parfaitement acclimatés aux tactiques de la jungle. Fanatiques, ils avaient manœuvré comme à l'exercice, utilisant au mieux leurs canons et leurs postes de radio. C'était là, tels les Coréens du Nord, de parfaits sujets du dressage politico-militaire à la



Entre Nacham et Langson, le relief s'adoucit un peu, mais les massifs boisés dominant la RC4 restent propices aux embuscades.

manière communiste. Désormais le Vietminh allait précipiter son action, recommencer à travers jungles et forêts son éternel procédé des infiltrations et des concentrations, afin d'attaquer, à l'heure prévue, les postes français successivement ou même simultanément. Le nombre de canons y serait, et celui des assaillants aussi, tout cela selon un coefficient de supériorité soigneusement calculé pour que les postes écroulés, incendiés, réduits à des décombres soient facilement enlevés par des vagues d'assaut. Comment ces garnisons isolées pourraient-elles être sauvées puisque les renforts, acheminés par les pistes et les sentiers de montagne, y seraient attendus par un adversaire puissant et nombreux, pour des combats d'extermination ?

Ainsi, c'est tout le dispositif français de la frontière qui se trouve menacé. Et il l'est parce que la guerre vietminh est déjà, dans son essence profonde, *une guerre chinoise*. Certes, il ne semble toujours pas que les forces de Mao Tse Toung doivent franchir la frontière ; il ne semble même pas que l'armée vietminh comporte des détachements chinois réguliers. N'empêche que cette armée, devenue si puissante en un si court délai, est l'œuvre de la Chine, pour ne pas dire de l'U. R. S. S. C'est dans les provinces proches du Kouangsi et du Yunnan qu'ont été entraînées, équipées, façonnées, armées toutes ces unités qui, au sud-ouest du fatal bassin de Dong-Khé, sont venues à bout de nos colonnes. Les trente canons qui décimèrent les rangs français leur avaient été remis, voilà trois mois, dans le camp de Trung Kanh Phu. Et pendant la bataille même, le ravitaillement et les munitions arrivaient de Chine en longs convois de camions : d'abord, par la route qui aboutit sur la frontière à Thuy-Cau, à proximité même de Dong-Khé, puis par deux routes secondaires. Il est manifeste que l'armée vietminh, déjà, est placée sous la coupe des communistes chinois : elle abonde en « conseillers » et en spécialistes « prêtés » par Mao Tse Toung. Les plans d'opérations sont fabriqués en Chine et appliqués par des états-majors célestes ; on a même signalé en zone vietminh, à certains moments, des inspecteurs européens, russes selon toute probabilité. Maintenant que les verrous français sur la frontière, comme Dong-Khé et Caobang, ont sauté, il est à présumer que cette aide s'accroîtra.

En bref, *toutes les offensives vietminh viennent de Chine*, et c'est là le principal danger pour les Français. Car la meilleure voie de communication est de l'autre côté de la frontière ; en deça il n'y a que la difficile et tragique RC4, qui s'étire de bassin en bassin, toujours coincée entre une Chine hostile et des massifs montagneux propices aux infiltrations. Durant que peinent les troupes françaises dans leurs dangereux déplacements, il est parfaitement possible que les formations ennemies qui attaquèrent à Dong-Khé soient passées au Kouangsi, où il leur suffira de descendre paisiblement la large vallée du Song-Ky-Kong ou d'un autre affluent du large Si-Kiang, le fleuve qui, bien loin de là, ira former la rivière des Perles de Canton. Elles peuvent donc, à n'importe quel moment, réapparaître plus loin pour attaquer d'autres positions françaises, pour couper d'autres voies de communication.

COMMENT Y FAIRE FACE ?

Ainsi, la menace sino-vietminh s'est matérialisée plus rapidement, plus puissamment qu'on ne l'avait cru, en une masse de manœuvre parfaitement adaptée à l'offensive. Et contre cette vague le corps expéditionnaire, pourtant fort de 150.000 hommes, a du mal à résister, car il y a tout le reste de l'Indochine. Là aussi l'ennemi fait des efforts, moins dans l'espoir de succès spectaculaires que pour fixer loin des montagnes du haut Tonkin le maximum de troupes françaises. Il vient de faire donner dans les deltas de Cochinchine et du Tonkin ses troupes régulières et ses organisations terroristes. Certes, près des bouches du Mékong, les bataillons d'Ho Chi Minh, qui ne bénéficiaient pas de la proximité chinoise, ont été sévèrement défaits ; en une seule rencontre dans la province de Travinh le Vietminh a eu plus de sept cents tués. Certes, c'est sans succès que, dans les rizières pacifiées du Tonkin, l'ennemi vient de recommencer le terrorisme classique contre les villages, marqué par des assassinats et des enlèvements. Mais il est certain qu'au jour choisi de la grande aventure le Vietminh, quelles que soient ses pertes, lancera totalement ses bataillons et ses comités pour retenir, dans un Saïgon ensanglanté et dans des villages incendiés des deltas, des troupes françaises qui ainsi ne combattront pas sur le champ de bataille essentiel, près de Langson ou de Thaï-Nguyen.

Actuellement le problème capital pour les Français est de créer une masse de manœuvre capable d'arrêter, puis d'écraser la masse vietminh. Or cela n'est possible que par l'envoi de renforts de France — par 30.000 hommes à jeter dans la mêlée.

L'ÉVACUATION DE LANGSON

Le dispositif récent était basé sur la pacification, c'est-à-dire qu'il s'agissait, par le contrôle des plaines et des plateaux, de refouler les Vietminh dans les montagnes et les marais. On sait comment, l'année dernière, ce programme a été à peu près rempli. Mais au moment même où la faim s'installait chez l'ennemi, au moment même où les masses populaires accablées paraissaient s'en détacher éclatait la preuve de sa nouvelle force militaire. Le plan français échouait à cause de ce facteur important : l'intervention chinoise. Dans les montagnes et les marais le Vietminh arrivait, grâce à l'appui de Mao Tse Toung, à forger une armée moderne qui vient de se révéler brusquement. Désormais l'ennemi tendra à pousser au maximum son avantage, afin de redescendre dans la plaine nourricière.

On sait comment, après le drame de Caobang, l'armée française a abandonné Thaï-Nguyen, comment elle s'est retirée des postes de la frontière et a évacué Langson. L'état-major, en annonçant cette évacuation, a précisé que devant les améliorations réalisées par l'adversaire, autant en ce qui concerne l'armement que les possibilités manœuvrières, nos forces se voient contraintes d'adopter de nouvelles méthodes de combat basées sur la formation d'unités mobiles qui ne peuvent être constituées que par le regroupement des bataillons stationnés à la frontière. L'évacuation de Langson, qui ne pouvait plus être tenu sans de gros risques, a été suivie d'un bombardement d'aviation qui a permis aux colonnes françaises de se replier dans des conditions satisfaisantes. Un système défensif du delta a été mis en place par le général Juin et il semble qu'une contre-offensive se prépare.

DES SOLDATS ET DES ARMES

Quoi qu'il en soit, des opérations difficiles vont se dérouler, dans les semaines qui viennent, pour arrêter le flot vietminh. Il faut d'urgence envoyer des soldats, des armes et du matériel, et tout d'abord de l'aviation, même s'il est nécessaire de la prélever en France. Jusqu'à présent on s'est borné, contre la guérilla, aux procédés classiques politico-militaires dits de pacification. On espérait vaguement que cela n'empirerait pas, et récemment encore, malgré les menaces grandissantes, on mesurait au corps expéditionnaire les crédits et les hommes. Maintenant, ainsi que l'a annoncé Giap, le Vietminh *fait la guerre*.

« Qu'on nous donne des armes, qu'on nous permette aussi de faire la guerre », disent les soldats dans les rues d'Hanoï ou de Saïgon. Contre une armée préparée à la coréenne, il faut se battre à l'américaine — avec des moyens sérieux. Il est certain que des bombardements véritables changeraient déjà la situation ; que, par exemple, des bombardements sur la plaine des Jones, sur la pointe de Camau, sur la forêt d'Anson détruiraient la force vietminh en Cochinchine. C'est seulement avec des procédés et des moyens adaptés aux circonstances que l'on pourrait en terminer avec l'armée vietminh dans le haut Tonkin.

Nacham fut une des dernières étapes de notre retraite vers Langson.

Le village de Dong-Dang, dernier poste abandonné avant Langson.

CONSÉQUENCE IMPRÉVUE DE LA CARENCE AÉRIENNE DES NORDISTES : LES BATTERIES DE D. C. A. AMÉRICAINES SERVENT A PILONNER LES POSITIONS ENNEMIES.

GRACE A UN ÉMETTEUR, LES SUDISTES DONNENT UNE SÉRÉNADE AUX ROUGES.

LA CAPITALE NORD-CORÉENNE AUX MAINS DES TROUPES DE L'O.N.U.

On s'attendait à ce que la marche des forces de l'O. N. U. à travers le territoire montagneux de la Corée du Nord rencontrât une vive opposition de la part de l'ennemi. Il n'en a rien été en réalité, et c'est sans trouver de résistance appréciable que l'armée de l'O. N. U. s'est dirigée vers Pyongyang, capitale de la Corée septentrionale. Le commandement supposait que cette dérobade des Nordistes cesserait précisément aux abords de Pyongyang. Or la ville n'a été que peu défendue. L'état-major américain pense que les Nordistes ont transporté dans la zone montagneuse proche de la frontière de Mandchourie ce qui leur reste de troupes entraînées, et qu'ils sont disposés à poursuivre dans cette région une lutte de guérillas qui s'étendrait d'ailleurs à toute la Corée. Aussi estime-t-on que, même après la chute de Pyongyang, les opérations de nettoyage continueront assez longtemps. Sous réserve de cette prolongation de la guérilla, on peut penser, ainsi que l'a déclaré le président Truman au retour de l'entretien qu'il a eu avec le général Mac Arthur à l'île de Wake, que la capacité de résistance des Nord-Coréens est, en fait, épuisée.

Cette conclusion victorieuse de l'action entreprise par les Nations Unies ne met pas fin à la tâche qui les attend en Corée. Une œuvre considérable de reconstruction est, en effet, maintenant nécessaire. Elle est déjà commencée. Ainsi que le président Truman l'a indiqué, les EtatsUnis participeront à l'établissement d'une République de Corée, libre, unie et capable de subvenir à ses besoins.

Pour mener à bien cette œuvre immense de reconstruction, des méthodes spéciales ont été envisagées. C'est ainsi que les Etats-Unis ont proposé la nomination d'un directeur général civil qui disposerait de pouvoirs exactement semblables à ceux du général Mac Arthur en matière militaire.

Le directeur civil aurait pour tâche essentielle de présider à la reconstruction de la Corée. Les services placés sous ses ordres seraient rassemblés dans un organisme indépendant des autres commissions de l'O. N. U. et investi de pouvoirs de contrôle absolus en matière de reconstruction économique.

En revanche, le directeur, dont l'autorité en matière économique serait à peu près illimitée, n'aurait aucune compétence en ce qui concerne les mesures appelées à donner à la Corée un nouveau statut politique. Ces mesures sont, d'ailleurs, du ressort d'une commission spéciale de l'O. N. U. Et déjà cette organisation politique de la Corée soulève des difficultés.

En effet, le président Syngman Rhee, que le général Mac Arthur réinstalla dans ses fonctions gouvernementales dès la réoccupation de Séoul, est entré en conflit avec l'O. N. U., qui entend placer la Corée du Nord sous une autorité internationale en attendant que des élections libres puissent y avoir lieu, ce qui, d'ailleurs, ne paraît pas prochain.

M. Syngman Rhee — qui proteste contre l'accusation d'impopularité lancée contre son gouvernement — s'insurge contre l'injonction qui lui a été faite par l'O. N. U. d'avoir à maintenir son autorité dans la limite définie par le 38e parallèle. Il estime avoir le droit d'administrer aussi la Corée du Nord jusqu'à ce que des représentants de cette zone puissent venir siéger à l'Assemblée de Séoul.

En réalité, l'autorité du gouvernement Syngman Rhee s'exerce dans le Nord sans qu'il paraisse vraiment possible d'y faire obstacle par l'armée et par la police. Aussi, devant cette situation compliquée, des instructions ont été données aux commandants des troupes d'occupation de se montrer très prudents dans les modifications à apporter au régime actuel du pays.

LES ÉLECTIONS BRÉSILIENNES

M. VARGAS
RENTRE EN SCÈNE

DURANT SA CAMPAGNE, M. VARGAS A EU EN SA FILLE, Mme DE AMARAL PEIXOTO, UNE AIDE DÉVOUÉE.

LE 3 avril dernier le Brésil a procédé, par des élections générales, au renouvellement de tout son appareil politique, depuis les maires, les assemblées et les gouverneurs des Etats jusqu'au Congrès fédéral et au président de la République.

Dans ce pays où 50 millions d'habitants sont répartis à travers d'immenses étendues et où 11 millions seulement sont appelés devant les urnes — les illettrés n'ayant pas le droit de vote — le dépouillement du scrutin demande plusieurs semaines. Mais, d'après les résultats connus, ces élections marquent la rentrée en scène de M. Getulio Vargas, qui est sans contredit la personnalité la plus marquante de la politique brésilienne, sur laquelle il a exercé durant quinze ans une influence considérable.

Cette politique est d'ailleurs aussi riche en contrastes et en paradoxes que peut l'être le Brésil dans ses aspects physiques et sociaux.

Dès 1929 M. Vargas était installé au pouvoir par un coup d'Etat, et durant des années il gouverna en maître absolu. Puis, ayant rétabli le parlement, il promulguait en 1937 une Constitution imprégnée, selon ses adversaires, de « parafascisme » du fait qu'elle accordait à l'exécutif des pouvoirs largement étendus. Politicien habile, il jouait en virtuose des divisions politiques, ne dédaignant pas de s'appuyer à l'occasion, tantôt à l'extrême droite, sur les « chemises vertes », tantôt à l'extrême gauche, sur les communistes, dont il devait cependant jeter le chef, Carlos Prestes, en prison durant neuf ans.

Après quinze années de pouvoir, un coup d'Etat militaire l'obligeait à se démettre, le 30 octobre 1945, et un mois plus tard son collaborateur, le général Enrico Gaspar Dutra, candidat du parti socialiste démocratique, était porté à la présidence de la République par le suffrage universel — rassemblant 3 millions de voix contre 2 millions à son principal concurrent, Eduardo Gomès, chef de l'Union démocratique et libérale.

L'effacement du président Vargas n'était que très relatif. Retiré dans sa propriété de Sao Borja, dans le Rio Grande do Sul, il manœuvrait dans la coulisse, à la tête d'un « parti travailliste » au nom duquel il s'était fait élire au Sénat comme représentant de son Etat natal.

Grâce aux réformes sociales qu'il avait réalisées, il conservait d'ailleurs une large audience parmi les masses ouvrières les plus déshéritées, tirant habilement parti des difficultés économiques et du mécontentement provoqué par la hausse du coût de la vie.

Jusqu'à la veille des élections ses intentions étaient restées dans l'ombre. En vertu de la Constitution de septembre 1946, le général Dutra ne pouvait briguer à nouveau la présidence et le parti socialiste démocratique avait fait choix comme candidat d'un ingénieur de l'Etat de Minas Geraes, M. Cristiano Machado, auquel s'opposait — et cette fois avec quelque chance — M. Eduardo Gomès, leader d'un libéralisme brésilien fortement inspiré des conceptions de la démocratie occidentale. Le parti socialiste, de son côté, présentait la candidature de principe de M. Mangabeira.

M. Getulio Vargas est venu bouleverser les jeux. Mettant à profit la rivalité entre les deux partis nationaux, il faisait poser sa candidature par son parti travailliste avec l'appui du groupe « progressiste » créé par le docteur Adhémar de Barros, l'actif gouverneur de Sao Paulo.

Au Brésil, le prestige personnel des candidats pèse davantage dans la balance que les étiquettes des partis, et à l'issue d'une âpre compétition l'ex-président Vargas est arrivé en tête des concurrents, bien avant le libéral Eduardo Gomès et distançant de loin le candidat gouvernemental Machado.

Nul ne conteste que M. Vargas sera porté demain à la présidence de la République, encore que l'on semble douter dans les milieux officiels qu'il réunisse la majorité absolue des suffrages. Mais la difficulté n'est pas pour effrayer ce fin manœuvrier. Ayant repris le poste suprême qu'il occupa déjà quinze ans, ce « bigame politique », à qui ses adversaires reprochent d'être à la fois soutenu par les clans les plus aisés et par les classes les plus pauvres, s'efforcera sans doute de réconcilier sous sa houlette les grandes tendances nationales. Son désir serait d'instaurer au Brésil un travaillisme à la manière britannique, un socialisme « réaliste » tel qu'on le professe dans les pays scandinaves.

Mais il aura pour tâche immédiate de trouver des remèdes à la crise économique que traverse actuellement le Brésil et aussi de maintenir les relations de bon voisinage et d'amitié avec les Etats-Unis, où ses aspirations à une politique personnelle ont pu parfois susciter quelques inquiétudes.

ON VOIT QUE LES MOYENS DE PROPAGANDE LES PLUS ORIGINAUX ONT ÉTÉ UTILISÉS PAR LES CANDIDATS.

LA LOCUTION « GUEULES NOIRES » EXPRIME BIEN LA RUDE POÉSIE IMPRIMÉE SUR CES VISAGES PAR LA POUSSIÈRE DE CHARBON ET LA SUEUR.

MINES DE CHARBON DE SAINT-ÉTIENNE

par ÉTIENNE FALCK

Des appels électriques — « Descente », « Personnel », « Hai » — se répondent dans le fouillis des charpentes métalliques et des signaux lumineux percent la grisaille de leurs éclairs rouges et verts. « Hai », c'est le « Larguez tout ! » des mineurs, et notre cage tombe dans un puits d'ombre. Le bleu, les bottes, le casque de cuir bouilli et la ceinture qui retient le petit accumulateur de la lampe frontale, tel est tout l'équipement du mineur. Quatorzième couche, plus de 800 mètres de profondeur, 15 secondes de chute pendant lesquelles l'estomac remonte dans la gorge et les oreilles bourdonnent. Au bout de sa course, l'ascenseur nous dépose à l'orée d'une recette principale ; sur deux voies, les berlines chargées de charbon attendent d'être remontées vers la surface.

Grande galerie éclairée, cerclée de fer et badigeonnée de chaux, la voûte que nous suivons est parcourue d'un courant d'air frais et vif. Après environ un kilomètre de marche, le plafond commence à se bosseler et à s'abaisser par endroits, la paroi s'incurve, des blocs de pierre ont de-ci de-là crevé la voûte, et les arcs de fer se tordent et se brisent sous la puissante pesée d'un terrain meuble et friable. Des flaques d'eau luisent entre les rails. Un train de charbon nous croise dans un clignotement de feux, une vingtaine de wagons, 30 tonnes de produit brut lancées dans le cycle des manipulations et d'où quelques-unes seulement seront restituées à la consommation. Les puits les plus modernes peuvent ainsi remonter 6.000 tonnes par jour.

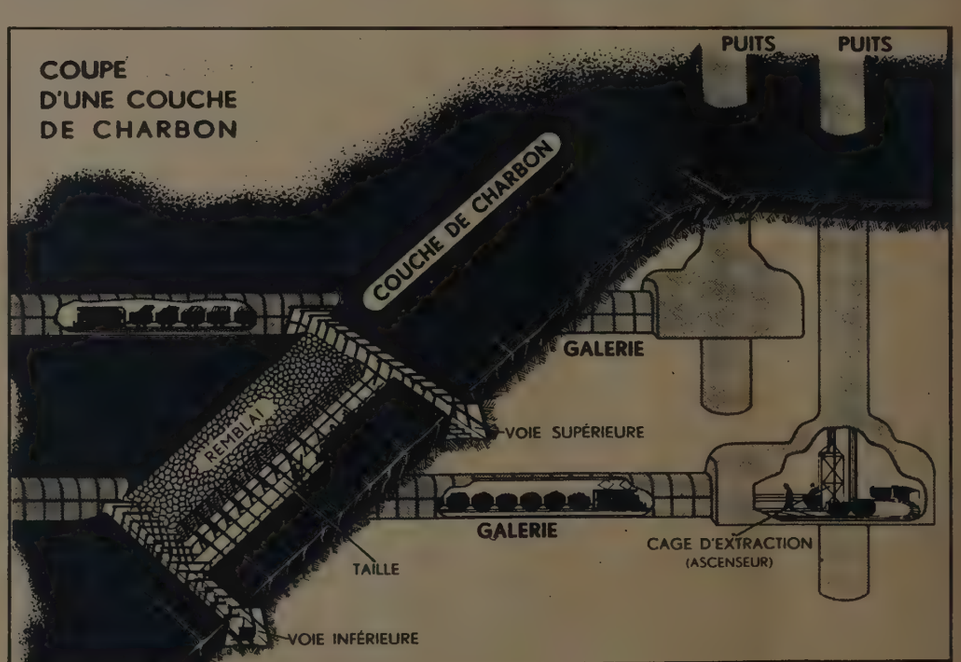
De part et d'autre de la galerie principale taillée dans le roc, d'anciennes galeries d'exploitation désaffectées ouvrent des niches comblées d'éboulis et d'éclats de boisage. Autrefois les matériaux de déchet servaient au remblayage des veines épuisées. Aujourd'hui, et pour diminuer les frais d'exploitation, on préfère pratiquer le « foudroyage », en dirigeant l'éboulement et le tassement naturel de ces galeries ; cela vaut à Saint-Etienne l'éclosion récente, à quelques centaines de mètres du centre de la ville, de deux « crassiers » d'une taille monumentale, devant qui s'ouvre d'ailleurs le titre européen pour la hauteur et la prestance. Mais nous venons d'arriver à une bifurcation. Il ne s'agit plus à vrai dire d'une galerie, mais d'un étroit couloir qui semble avoir basculé vers le fond de la terre, à 30 ou 40 degrés de pente. Nous nous laissons glisser et rouler au milieu d'un éboulis de matériaux hétéroclites. Une grosse conduite de pompage occupe une bonne partie de l'espace libre, et les défaillances d'un câble d'acier qui, de temps à autre, se laisse pendre de la voûte offrent de loin en loin le secours d'une main courante. Pas d'autre lumière que le faisceau merveilleusement efficace de notre lampe cyclope. L'ingénieur dont j'accompagne la ronde de surveillance a décidément le pied montagnard et se meut dans ces ténèbres croulantes avec désinvolture. Nouveau pilier, enfin ! Si nous marchons à présent sur les mains, par contre, c'est sur un plan à peu près horizontal, le « plancher des vaches », en quelque sorte ! Il nous a fallu franchir une porte étanche ; l'aération des galeries de mine, qui, surtout à cette profondeur, est le premier problème à résoudre avant d'entreprendre n'importe quel travail d'exploitation, se pratique en créant un puissant courant d'air entre deux puits, à travers tout le réseau souterrain. D'un côté, une soufflerie envoie vers le fond un volume convenable d'air extérieur, alors que les manches

d'aération aspirent, de l'autre, l'air vicié des couches profondes et assurent l'évacuation des émanations toxiques. Les embranchements intermédiaires reliant entre eux les deux systèmes de ventilation aux divers étages sont munis de portes étanches sévèrement surveillées.

Pliés en deux comme des Indiens sur le sentier de la guerre, notre progression se fait maintenant en pleine veine de charbon, le long d'un couloir d'abatage qui peut avoir un mètre de hauteur. Les parois de jais accrochent les reflets de lumière et se gonflent comme des médaillons entre les cadres du boisage de pin. L'ingénieur vient littéralement de disparaître dans un trou de poussier à peine plus grand que la bouche d'un égout. Tout autour, les poteaux sont enfoncés, pliés, brisés comme des allumettes. « Par ici, venez, attention ! » Une vague lueur et un ronflement heurté sortent du trou. On dit que les hérissons peuvent se faufiler là où ils ont réussi à passer le museau ; les hommes peuvent certainement en cela leur rendre des points. Nous nous étirons comme des couleuvres et nous nous laissons tomber en contre-bas dans une fosse étroite où les lampes des mineurs font luire des torses nus dans un nuage de poussière, un vacarme assourdissant de compresseur et de marteau pneumatique. On est en train d'ouvrir là l'exploitation d'une nouvelle veine. Deux yeux brillants sur une rangée de dents blanches, c'est le chef de chantier. « Un coup de charge, explique-t-il. La fente écrasée au travers de laquelle nous venons de nous glisser est ce qui reste de la galerie ouverte hier sur le nouveau chantier. 1 m. 50 hier soir lorsque le boisage était achevé ; tassée presque jusqu'à disparaître au cours de la nuit. » A partir d'ici, on est en train de forer le premier couloir qui permettra d'attaquer la nouvelle couche. Il y a 4 mètres d'épaisseur de charbon sous nos pieds, une bonne veine ; l'épaisseur moyenne en France est d'un mètre à peine. Pour le moment des étançons métalliques maintiennent la voûte d'un étroit boyau dont la largeur va aller s'accroissant progressivement d'un mètre environ par jour. Actuellement la place manque pour y installer même une bande transporteuse, et un couloir oscillant, en tôle, fait glisser le long de la pente le charbon abattu jusqu'au pied de la taille. L'abatage se fait au marteau piqueur, en attendant que l'on puisse installer une haveuse.

Pour circuler nous ne pouvons plus maintenant qu'emprunter le couloir oscillant et suivre, pêle-mêle, la descente du charbon. Nous croisons une équipe qui remonte ; embouteillage et remous de jambes, de bras, de « gueules noires » rapidement tassés par le hoquet du couloir qui trépigne avec vigueur. Mètre par mètre, nous continuons à descendre avec la rivière de charbon. Ces hommes noirs et luisants, taillés comme des athlètes, avec leur large sourire blanc et leur regard loyal, ressemblent à des statues de bronze. Beaucoup d'entre eux dans le bassin de la Loire sont des Nord-Africains, mais cet uniforme-là ne fait pas de différences entre les couleurs de peau et d'opinion, entre mineurs de fond, ingénieurs ou... journalistes ! Le seul mal qui les menace ne vient pas de la mine, pas directement du moins, c'est la soif, le « litre ». Lorsqu'on connaît la chaleur et la poussière de l'abatage de fond on ne s'étonne guère que les 10 litres quotidiens soient coutumiers.

Après trois heures de cheminement souterrain, nous avons atteint le terme de notre exploration, le pied même de la nouvelle taille, d'où un large convoyeur à bande remonte le charbon abattu vers la galerie la plus proche, là où les trains de berlines le transportent à leur tour jusqu'à la « recette » ; de ces gares souterraines les wagonnets sont remontés, quatre par quatre, dans la cage d'extraction, vers la surface, sur le « carreau » de la mine. Après tout, pourquoi ne pourrions-nous pas, nous aussi, emprunter le lit de ce fleuve noir qui semble couler et remonter vers sa source ? Merveilleuse occasion de connaître le point de vue du morceau de charbon ! La proposition paraît inhabituelle et soulève des objections : « Eh bien, vous ne manquez pas d'idées, vous autres, dans la presse ! — Pourquoi donc, est-ce impossible ? — Non. — Eh bien, vous sauterez en même temps que moi. — Entendu, allons-y. » A peine allongés sur la



bande du convoyeur, hommes noirs enfouis parmi l'élément noir, nous voici emportés par le tapis magique le long de l'interminable couloir.

Avoir foré dans l'ensemble de nos bassins houillers 200 puits de mine ; étayé et boisé un dédale de 4.700 kilomètres de galeries ; avoir récemment mis en service haveuses et chargeuses électriques et porté à 1.700 un parc de locotracteurs dont certains circulent à plus de 500 mètres sous terre ; loger les 300.000 membres du personnel de nos mines et mener à bien, avant 1955, un programme de construction de 45.000 logements ; remonter enfin le tonnage de notre extraction à 60 millions de tonnes avant 1952, afin de couvrir 80 % de nos besoins, telle n'est pourtant qu'une partie de la tâche qui incombe à nos charbonnages. Avant même de se préoccuper de la question des débouchés, qui tendra d'année en année à se poser de façon plus pressante, celle des diverses opérations de triage occupe dès maintenant un tiers des effectifs miniers. La concurrence de l'électricité, du gaz et des huiles lourdes rend en effet de plus en plus sévères les exigences du public à l'égard du charbon utilisé comme combustible. Les moyens modernes d'extraction, pour leur part, accroissent la teneur en cendre et en produits stériles du charbon abattu, en facilitant notamment l'exploitation de veines moins riches ; cela en particulier est le cas pour le bassin de la Loire, dont la longévité est estimée à vingt ou quarante ans selon les puits. Nous sommes loin, évidemment, de bassins jeunes et immensément riches, tels que celui de Pittsburg, dont la superficie totale s'étend sur un domaine vaste comme la France, parfois profond de plusieurs dizaines de mètres, et en terrain solide. De très gros efforts viennent cependant d'être réalisés ici pour concentrer l'équipement sur les puits les plus productifs et pour moderniser les méthodes de production. Ces dépenses sont justifiées, puisque de gros investissements miniers s'amortissent tous les trente-trois ans et ont été rendus possibles par la coopération du Fonds national de modernisation et d'équipement.

Lorsque la berline automatiquement débloquée de la cage est prise dans le culbuteur, vidée et nettoyée de sa poussière en quelques secondes, le produit brut subit aussitôt sur un

tamis un premier calibrage qui le partage en blocs de plus ou de moins de 60 centimètres de diamètre. Etalés sur un convoyeur à bande, les premiers sont séparés de la forte proportion de pierres et de schistes auxquels ils sont mêlés. C'est le travail des « clappeuses ». Les blocs les plus gros sont alors passés par le broyeur avant de rejoindre le circuit de lavage.

La batterie des rhéolaveurs reçoit les différentes catégories de charbon brut selon la grosseur de leur calibrage respectif : de 10 à 17 centimètres de diamètre, 17/35 et 35/60. Entraîné dans un courant de liquide dense, le charbon a tendance à flotter à la surface, alors que les schistes, plus lourds, tombent et sont évacués vers le fond. Les grains passent alors sur des transporteurs à maille, puis sont reclassés et dirigés vers les trémies de chargement des wagons. Les eaux de l'appareil de lavage, à leur tour, contiennent une forte proportion de poussière de charbon en suspension. Après s'être décantée dans une série de bassins, celle-ci est recueillie, encore chargée d'humidité et d'impuretés ; ce sont les « schlamms ». Leur traitement est alors parachevé au « lavoir à fines », où leur épuration donne lieu aux diverses opérations de la « flottation », de la « filtration », de la « floculation » et de la « décantation », pour aboutir enfin au séchage et à la fabrication du coke. Nous sommes loin de la conception classique et si souvent partagée de la livraison directe du carreau de la mine au consommateur...

Plus loin encore lorsqu'on envisage les difficultés créées par le rétrécissement progressif des marchés classiques de la houille. Je me souviens de m'être arrêté devant cet avis affiché à l'entrée des bureaux du puits Couriot : « Le personnel de la mine est informé que, en raison des circonstances économiques, la journée du lundi 8 sera chômée. » Les « circonstances économiques », en l'occurrence, étaient le remplissage des barrages. On en arrive à ce résultat paradoxal que, lorsque nous multiplions les efforts pour élever notre production au niveau de notre consommation, de telles circonstances agissent en sens inverse. C'est pour faire face à de telles éventualités que la plupart des bassins cherchent à utiliser et à transformer eux-mêmes leur propre production. De tout temps, c'est l'utilisation des sous-produits qui a « payé » bien souvent le déficit. Demain, c'est l'utilisation du charbon comme moyen de chauffage qui risque d'être considérée comme un gaspillage tant est longue la liste de ses usages.

C'est pour tirer un parti plus immédiat de ces ressources que de très gros travaux vont prochainement donner leurs fruits à proximité immédiate de Saint-Etienne : la cokerie de La Silardière, dont les soixante fours, qui auront coûté près de 3 milliards, entreront en service au début de l'année prochaine ; et la centrale thermique du Bec, dont les deux premiers groupes viennent d'entrer en service en apportant 50 millions de kilowatts au bassin de la Loire et à laquelle vient d'être affecté un nouveau déblocage de crédits destinés à en doubler la puissance.

A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

LE SALON NATIONAL DE LA PHOTOGRAPHIE

PAR BERNARD CHAMPIGNEULLE

Ce n'est pas à *France-Illustration* que l'on contestera à la photographie ses titres de gloire... Sa présence annuelle à la Bibliothèque nationale, là où sont habituellement exposés les chefs-d'œuvre du Cabinet des estampes, prouverait bien, si c'était utile, que la technique découverte par Niepce au début du XIX[e] siècle a conquis ses lettres de noblesse.

La photographie est-elle un art ? Question qui ne cesse d'être reposée depuis Baudelaire et qui fait toujours l'objet de controverses. C'est que la photographie est à la fois un procédé de reproduction et, dans une certaine mesure, un mode d'invention. Nous en avons ici la preuve de façon manifeste. Parmi les documents en couleurs exposés en transparence dans le vestibule, ceux qui ont été exécutés par les services photographiques de la Nationale, sous la direction de M. Porchez — tapisseries, émaux, enluminures — sont des exemples qui nous montrent toute l'importance de la reproduction fidèle, minutieuse dans ses moindres détails, et le rôle incomparable qu'elle peut jouer aujourd'hui dans l'histoire de l'art. Nous pouvons même dire que c'est grâce à elle — et grâce aux procédés modernes de reproduction photo-mécaniques qui nous permettent de faire défiler devant nos yeux les œuvres de tous les temps et de toutes les civilisations — que nous assistons à un tel renouvellement des concepts de la création artistique.

C'est un tout autre spectacle et ce sont des évocations bien différentes qui nous sont offerts ensuite dans la galerie Mansart, où la photographie en noir est axée sur les thèmes : *expression et mouvement*. Il s'agit moins de fidélité que de suggestion.

G. VIOLLON — CARNAVAL DE BALE

← P. JAHAN — ÉTUDE

MARC FOUCAULT

LES RAMEAUX

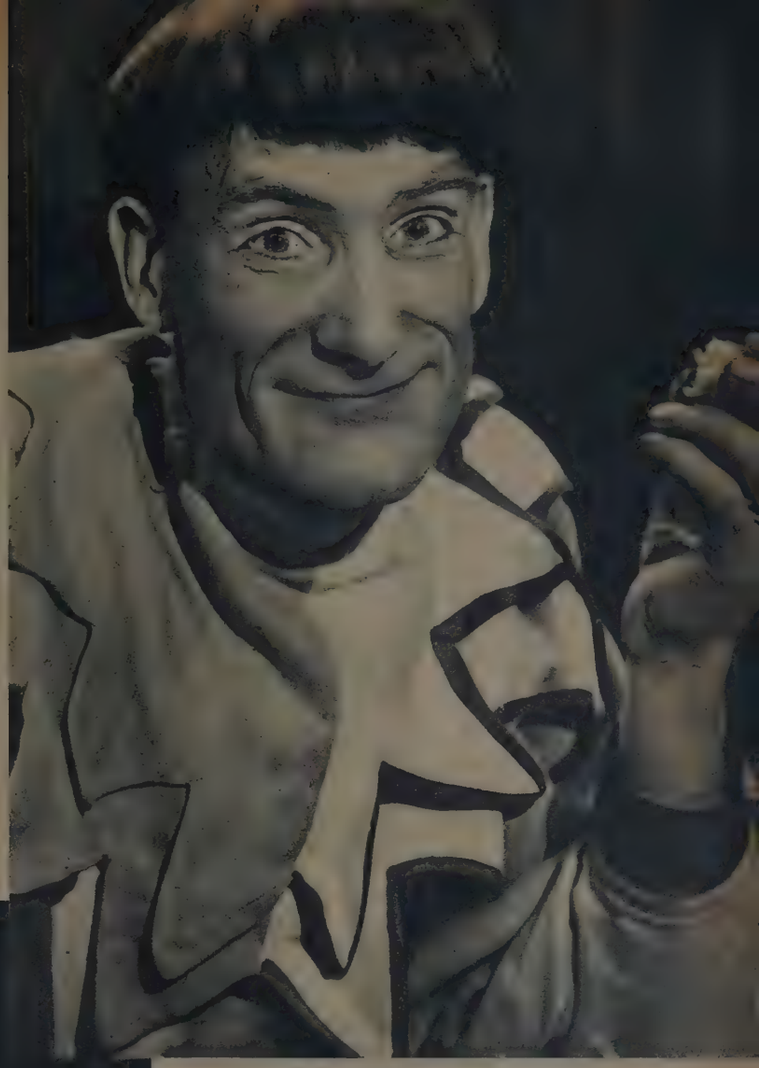
Ce qui nous retient le plus dans cette manifestation d'une rare qualité, et où la sélection fut sévère, c'est l'état d'évolution du style photographique ; car le style photographique se métamorphose comme celui du peintre et reflète presque également la personnalité de ses auteurs. Ainsi, tandis qu'il y a vingt ans nous étions tout à la découverte du rapprochement d'objets insolites pris sous des angles imprévus et composant des images mytérieuses d'un esprit plus ou moins surréaliste, nous sommes orientés aujourd'hui vers une vision plus exacte des spectacles de la vie. Nous ne voyons plus guère non plus de ces artifices techniques — qui régnaient encore l'an dernier — dont les effets de surprise sont usés, sitôt nés. Comme pour tous les arts, nous constatons que les valeurs les plus sûres sont faites d'une alliance étroite entre des qualités d'observation, d'imagination et une grande conscience professionnelle dénuée de ruse et de tricherie.

En ce sens nous remarquerons les belles épreuves consacrées aux fleurs de S.-M. Auradon, celles de Jahan — qui, par ailleurs, est un des rares à avoir su tirer un parti impressionnant de la nature morte en couleurs — celles de Schall, de Brassaï, de Doisneau, de René Jacques et de bien d'autres qui traitent avec bonheur les paysages animés ou les scènes familières de la rue.

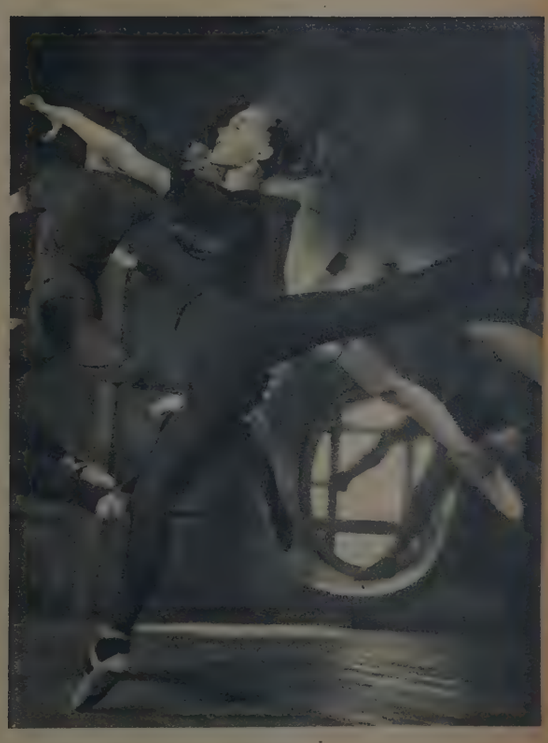
C'est le visage humain, toutefois, qui nous paraît avoir provoqué les témoignages les plus persuasifs — qu'il s'agisse de portraits ou d'instantanés pris au hasard des rencontres. Les étonnants portraits d'artistes de Thérèse Le Prat méritent une attention particulière, mais il faudrait en citer combien d'autres, du Daniel-Rops de Jean-Marie-Marcel au grimaçant Chagall de Bidermanas, à l'énergique et rayonnant abbé Maillet d'André Garban, qui préside le comité de ce Salon.

Nous ne quitterons pas ces lieux sans nous pencher sur les vitrines où est évoqué avec une intime discrétion le souvenir de deux écrivains récemment disparus qui donnèrent si souvent ici le concours de leur talent : Louis Chéronnet, dont l'esprit fin et charmant sut si bien percevoir toute la poésie de l'art photographique, et Raymond Lécuyer, excellent photographe lui-même, dont la monumentale *Histoire de la photographie* est un ouvrage qui, partout, fait autorité.

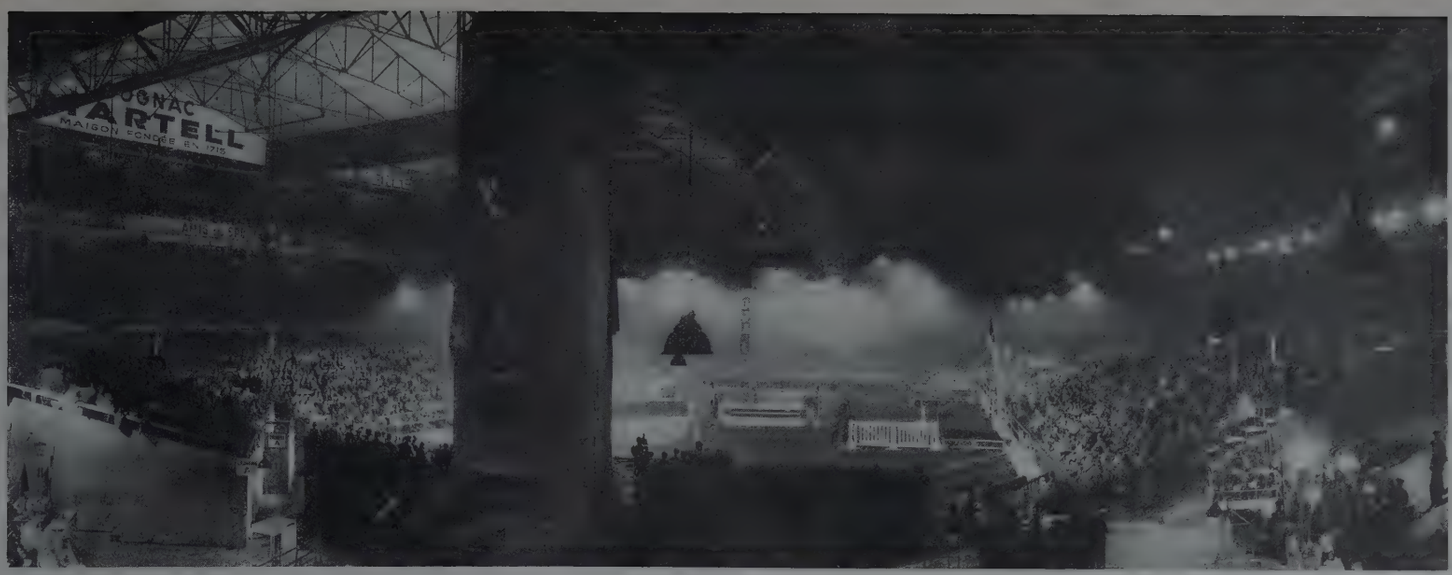
ERGY LANDAU — CIRQUE



BRASSAÏ — L'ACTEUR



R. DOISNEAU — DANSEUSE



CETTE VUE DU PALAIS DES SPORTS EMPLI D'UNE FOULE ENTHOUSIASMÉE PAR LES CENTAURES MODERNES PROUVE L'ATTRAIT EXERCÉ PAR LE SPORT ÉQUESTRE.

RENAISSANCE DU CHEVAL

par le lieutenant-colonel D. TRÉ-HARDY

TOUS ceux qui ont assisté au récent « Jumping » du palais des Sports ont été frappés de l'intérêt que portait le public aux réalisations présentées. S'il s'était agi comme autrefois de marques d'approbation de participants chevronnés, le fait en lui-même n'aurait rien de surprenant. Mais le *Horse Show*, avec ses vingt mille spectateurs en moyenne par soirée, a été suivi par de nouveaux adeptes pour lesquels le cheval ne semblait pas à priori un motif spécial d'attraction. Le miracle s'est accompli. A l'âge atomique, au siècle de la motorisation la *vox populi* adopte la « plus noble conquête » et lui donne sa consécration.

Ceux qui chercheront les causes profondes de ce mouvement étonnant les trouveront peut-être. Le cheval, ayant atteint ses buts utilitaires, entre dans un domaine nouveau, celui du sport pur, celui de la jeunesse. Sociétés hippiques urbaines et rurales, manèges mettent désormais à la portée de tous les joies ardentes de l'équitation. Ces sociétés se sont en effet multipliées et elles contribuent grandement à la rénovation de ce sport.

Ainsi s'explique la vogue du Jumping, qui attire une affluence et déchaîne un enthousiasme qu'on croyait assurés seulement à d'autres compétitions. Les sceptiques sont bien obligés de se rendre quand ils voient la foule couvrir jusqu'en haut les gradins de la vaste enceinte du Vél' d'Hiv', se passionner pour le programme, suivre dans un silence frémissant les parcours de ses cavaliers favoris et laisser éclater bruyamment sa joie quand s'accomplit une prouesse. Ajoutons que le comité que préside M. Guichené, entouré du commandant des Roches de Chassay, de M. Moizard et du colonel Brau, avait bien fait les choses. Première victoire, la transformation de l'ovale du Vél' d'Hiv' en une piste de tourbe et de sciure sur laquelle les chevaux pouvaient galoper en toute franchise sans trop avoir l'appréhension des tournants.

LE COMMANDANT MARGOT, ÉCUYER CHEF, DIRIGEA LA REPRISE DU CADRE NOIR.

Mlle MICHÈLE CANCRE EST UNE DES ÉCUYÈRES PRÉFÉRÉES DU PUBLIC.

UN BRILLANT DÉFILÉ, FANFARE EN TÊTE, OUVRE LA FANTASIA DES SPAHIS.

M. GOYOAGA, MONTANT VERGEL, A ENLEVÉ LE GRAND PRIX INTERNATIONAL.

UN SPAHI, DRESSÉ SUR SES ÉTRIERS, PASSE AU GALOP DE SON CHEVAL.

LE DUC ET LA DUCHESSE DE WINDSOR, M^me^ GUICHENÉ ET MISS PAT SMYTHE.

Les tracés, dus à l'expérience du commandant Brousset, entremêlaient boucles et diagonales, utilisant au maximum les possibilités du terrain. Des sunlights savamment disposés créaient une atmosphère de clarté suffisante et nimbaient les habits rouges d'un halo de cinéma.

A la nuit tombante le palais commençait à s'animer tandis que M. de Faucon, speaker cavalier, fournissait au micro de pertinentes explications. Musique de la Garde, fanfare des chasseurs, trompes du cercle Dampierre de Paris maintenaient une euphorie joyeuse, celle des manifestations réussies.

Le hourvari précédant l'entrée en piste des premiers cavaliers avant une épreuve était vécu avec intensité par les tribunes. Pendant que les officiels donnaient un dernier coup d'œil aux obstacles, certains s'inquiétaient de la forme des favoris du jour.

Miss Pat Smythe, charmante participante britannique, simple et sportive dans ses réactions, fut l'objet d'une longue ovation en remportant le saut en hauteur, franchissant 2 m. 10 avec Kilgeddin. M. Goyoaga, gentleman espagnol, gagnant du Grand Prix international, semblait aérien sur Vergel. Les applaudissements saluèrent la vicomtesse de Prémont, championne des cavalières 1950, et MM. du Breuil et Jonquières d'Oriola, de l'équipe du Centre de Fontainebleau, qui polarisaient les espoirs nationaux.

Les préférences des spectateurs allaient d'instinct aux compétitions où la lutte échelonnée sur plusieurs jours permettait de suivre les efforts conjugués de l'homme et du cheval, à ces parcours où le décompte des points apparaît tout de suite, comme « l'Américaine ». Le jeu par équipe répudiant l'individualisme fut observé avec attention. Les performances où le meilleur s'affirme susciteront peut-être des vocations.

Ce concours hippique de qualité se doublait d'une apothéose de la cavalerie réalisée sous l'égide de la glorieuse I^re^ armée « Rhin et Danube ». Il serait impropre de parler d'attractions en rappelant cette tranche de notre présent et de notre passé militaire.

La reprise du « manège » de Saumur, d'un classicisme essentiellement français, fut hautement appréciée. Ecuyers en tenue de gala, chevaux somptueusement harnachés donnèrent ces mouvements paraissant si simples vus des tribunes, alors qu'il faut des années de patience pour les perfectionner. Le « passage » relevé, harmonieux, du cheval de l'écuyer en chef — le chef d'escadrons Margot — synthétisait l'art équestre transmis dans son intégrité de génération en génération depuis l'Ecole de Versailles. Les sauteurs aux réactions brutales fournirent courbettes, croupades et cabrioles au commandement, montrant comment un cavalier doit réagir aux défenses répétées.

Certains soirs s'illuminèrent de la fantasia endiablée des sphahis, burnous au vent, cris sauvages, mousquetons lancés en l'air et rattrapés au triple galop. Féerie africaine qui aurait tenté le pinceau d'un orientaliste.

Noble sortie des étendards, emblèmes de régiments ayant participé à la libération, vous avez été salués par S. M. le sultan du Maroc et par M. le président de la République ! Dragons, hussards, chasseurs en habit de l'ancien régime ou en tunique 1914, ce n'était pas une figuration qui défilait, mais bien l'évocation pathétique de belles pages de l'histoire de France !

Photographies *France-Illustration* (Roger Boulet).

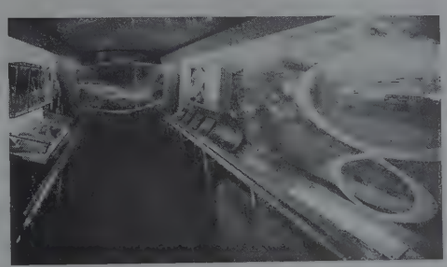
Dès leur arrivée sur la place de la Concorde, ces mastodontes ont attiré les curieux.

L'itinéraire des « autobus du Festival ».

EN VUE DU GRAND FESTIVAL BRITANNIQUE DE 1951

LE TOUR D'EUROPE DE 4 «BUS»

Les salles aménagées dans les bus...



... montrent ce que sera le festival de 1951.

A peu près arrivés au terme d'une randonnée qui, en trois mois, leur a fait parcourir plus de 6.000 kilomètres et traverser huit pays d'Europe, quatre autobus typiquement londoniens, avec leur impériale et leur carrosserie d'un rouge éclatant, ont jeté l'ancre pendant quelques jours place de la Concorde. Ambassadeurs roulants de la Grande-Bretagne, ils venaient nous annoncer une manifestation à laquelle toute l'Angleterre se prépare fébrilement et qui marquera dans son histoire : le festival de l'an prochain, qui commémorera à Londres et dans les principales villes insulaires le centenaire de la Grande Exposition de 1851. Festival appelé à un retentissement mondial et qui sera tout à la fois une exposition internationale au sens usuel du terme, une foire et une « party » de quatre mois pendant lesquels les Britanniques, recevant leurs amis chez eux, les convieront à venir apprendre à les connaître dans leur foyer.

Les riverains de la porte d'Orléans qui, jeudi dernier, voyaient ces autobus faire leur entrée dans Paris ou les promeneurs des Champs-Elysées qui, le lendemain, assistaient à leur giration autour de l'Arc de Triomphe puis à leur descente vers la Concorde ne se doutaient guère, cependant, de l'étonnante histoire que venaient de vivre ces véhicules. Quittant l'Angleterre le 28 juillet, ils s'arrêtaient successivement à Oslo, Stockholm, Copenhague, Hambourg, Amsterdam, Bruxelles, Liège, Luxembourg, excitant partout la même curiosité et le même plaisir. Ils entreprenaient ensuite un véritable tour de France. Aménagés en salles d'exposition, ils recevaient des milliers de visiteurs. Alors que je faisais — sur l'impériale, bien entendu — le trajet d'Orléans à Paris, l'un des membres de l'équipe me confiait qu'il comptait bien accueillir, place de la Concorde, le cent millième visiteur. Ce chiffre a été amplement dépassé.

On se doute que ce voyage ne fut pas toujours facile. Il fallut vaincre de nombreuses difficultés techniques, un autobus n'étant guère accoutumé, comme une vulgaire voiture de tourisme, à emprunter n'importe quel itinéraire. Dans les rues d'Oslo, le courant dut être coupé dans les fils d'alimentation des tramways. De Stockholm à Gothenburg la voie est si étroite qu'on fut bien obligé de la transformer — momentanément — en « sens unique ». La hauteur libre sous certains ponts laissait seulement une marge de 2 ou 3 centimètres pour le passage de ces véhicules un peu trop montés en graine : ils font 14 pieds 3 pouces, soit environ 4 m. 50. A leur côté, nos autobus parisiens, bas sur roues, avaient l'air de ramper.

Leur séjour parisien de cinq jours aura été la halte la plus longue de ce voyage en train de se terminer. Après des arrêts à Rouen, Lille et Dunkerque, ils regagnent en cette fin de mois leur dépôt londonien, satisfaits d'avoir accompli leur mission : donner à huit pays l'avant-goût du Festival britannique de 1951.

La différence de taille entre les voitures n'interdit pas aux conducteurs de fraterniser.

ON DEMANDE A CES ENFANTS D'ÊTRE NON SEULEMENT GRACIEUSES, MAIS ENCORE STUDIEUSES ; AUSSI CHAUSSONS ET TUTUS NE SUPPLANTENT-ILS PAS LES LIVRES.

RENTRÉE DES CLASSES A L'OPÉRA

De retour, en 1860, d'un voyage à Saint-Pétersbourg, Théophile Gautier faisait la constatation suivante à propos des ballerines officielles de la capitale russe : « Leur Conservatoire de la danse produit des solistes remarquables ; on y a créé un corps de ballet qui n'a point d'égal en homogénéité, en précision et en vélocité des évolutions. » A la même époque Lemercier de Neuville parlait en ces termes de l'Ecole impériale de danse : « Les jeunes filles y reçoivent une instruction complète. A seize ans les danseuses sont aussitôt engagées dans le corps de ballet du Grand Théâtre. » Ces éloges et ces précisions sur la formation des disciples de Terpsichore en Russie — où s'exerçait alors l'influence des maîtres français Didelot, Perrot et Petipa — on est en droit de les appliquer aujourd'hui à l'Opéra de Paris.

A l'heure où les artistes du corps de ballet rentraient d'une triomphale tournée en Amérique du Sud s'effectuait la rentrée des classes des jeunes élèves de notre Académie nationale de danse. Soixante-quatre filles et garçons de huit à quinze ans se sont retrouvés dans la cour du palais Garnier. Les plus jeunes étaient venus dès le matin, au nombre de quarante-deux, suivre les cours d'enseignement primaire qui ont lieu à l'Opéra chaque jour, sauf les jeudis et dimanches, dans les salles aménagées au sommet du monument.

« Elèves agréables, intelligents et vifs en général », disent leurs deux institutrices, M^mes^ Lamoussière, chargée de la préparation au certificat d'études, et Mandor.

Quand sonne l'heure du déjeuner, ces enfants, sous la direction de surveillantes, s'en vont, dans un bruit de volière, déjeuner au restaurant de l'Opéra, dont la salle leur est réservée jusqu'à 12 h. 30. Puis ce sont les ébats dans la grande salle de récréation, où des parties de ping-pong alternent avec des jeux de colin-maillard et de saute-mouton. A 13 h. 30 les classes reprennent, interrompues pendant une heure par des cours de danse où l'on n'apprend pas seulement aux élèves la technique de la chorégraphie, mais aussi à exprimer leurs sentiments par la danse. Rien de plus gracieux que ces lignes mouvantes de futures vedettes dont les petits pieds retombent en mesure, qui se séparent au moment voulu pour se reconstituer ensuite, car ces bataillons chorégraphiques ne se laissent jamais troubler et ne se trompent guère en manœuvrant. Variations, pizzicati, entrechats et arabesques succèdent, en fines ciselures, aux exercices purement techniques.

C'est de cette école que sont sorties les étoiles qui brillent aujourd'hui dans l'actuel corps de ballet : M^lles^ Darsonval, Vaussard, Bardin ; MM. Ritz, Renault, Bozzoni, ainsi que les premières danseuses M^lles^ Lafon, Bourgeois, Dynalix, Daydé et les premiers danseurs MM. Andréani, Legrand et Duprez.

Leurs professeurs, qui, eux aussi, avaient été formés jeunes à cette même discipline, sont : M^mes^ Zambelli, Lorcia, Bos, Rouvier, Cébron, Simoni, Lamballet et MM. Aveline, Robert Quinault et Ricaux.

Dans quel milieu se recrutent ces virtuoses en herbe, tous enfants studieux, car il leur faut être reçus au certificat d'études avant d'entrer au corps de ballet ? Le brassage des classes sociales y apparaît total, de la haute bourgeoisie et des professions libérales aux familles de commerçants et d'ouvriers.

Dans le monde entier on honore aujourd'hui l'art de la danse, ses prêtres, ses servants et ses catéchumènes comme on ne l'avait point fait depuis l'antiquité. A qui s'en étonnerait on pourrait faire remarquer que nul héros n'a davantage illustré la Grèce qu'Epaminondas, lequel comptait au nombre de ses plus belles qualités d'avoir su danser avec grâce.

Photographies Yves Manciet.

Le traditionnel exercice d'assouplissement a la barre : il faut surtout se tenir bien droit.

Au foyer de l'Opéra, Serge Lifar et Lycette Darsonval fêtent leur retour a Paris après leur tournée d'Amérique.

Entre le déjeuner et la reprise des classes, une heure de récréation n'est pas superflue.

Dirait-on pas une école comme les autres ?

Ces jeunes garçons seront peut-être un jour des danseurs célèbres. Mais pour parvenir a ce résultat il leur faut travailler avec ardeur.

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Les Mémoires de Vitrolles.

En nous présentant une nouvelle édition des *Mémoires de Vitrolles* (Gallimard) M. Pierre Farel nous dit : « Des récits qu'il nous a laissés, le baron de Vitrolles consacre les deux tiers environ à raconter deux années de sa vie : 1814 et 1815. La place démesurée que tiennent ces deux années dans sa mémoire montre assez clairement la place qu'elles ont tenue dans sa vie. » Ces deux années-là sont celles où M. de Vitrolles a fait un passage dans l'histoire de France.

Qui est Vitrolles ? Un homme de l'Ancien Régime, qui naît quand celui-ci va tomber. Il a quinze ans en 1789. Famille provençale de bonne noblesse. Emigré comme tant d'autres. Combattant de l'armée de Condé. Et puis attentiste. Comme Sieyès pendant la Révolution, Vitrolles pendant l'Empire a vécu. Il gardait foi dans le retour des princes. En 1814 il pensa que l'heure de la Restauration était arrivée. Mais, alors, il cessa d'attendre. Un homme d'action était en sommeil chez ce patient. Son aventure va commencer.

« Je me décidai, écrit-il, à marcher d'après mes propres inspirations et à tenter ce que pourrait la volonté d'un homme sans influence ni autorité. » La campagne de France battait son plein. Vitrolles était à Paris. Il résolut de franchir les lignes, de gagner le quartier général des Alliés, de parler au tsar Alexandre, à Metternich, et de les décider à remettre les Bourbons sur le trône de France.

Ainsi fut fait. Le baron de Vitrolles partit le 6 mars pour Châtillon. Sans trop d'encombres, tantôt en voiture, tantôt à pied, il arriva auprès des chefs de la coalition, se fit connaître d'eux. Les conversations commencèrent. Alexandre, Metternich, Castlereagh écoutèrent Vitrolles, se laissèrent convaincre par lui. Le baron se rendit ensuite à Nancy, où il prit contact avec le comte d'Artois. La Restauration était décidée. Sans Vitrolles, l'histoire eût pris peut-être un autre cours.

Sa mission accomplie, le baron reprit la route de Paris. Il faillit bien n'y arriver jamais. Arrêté et fait prisonnier par les troupes de Napoléon, il aurait été passé par les armes si l'on avait su qui il était. Mais il s'était déguisé en revêtant une redingote d'emprunt, et il se disait le domestique d'un baron allemand. Il s'échappa à Troyes par un dédale de vieilles rues. Il put continuer son chemin. Il allait assister au triomphe de son entreprise.

Ce triomphe est venu, en effet. Paris est en fête. La foule emplit Notre-Dame. « Tous sont là, écrit M. Farel, les royalistes fidèles comme les habiles de tous les régimes, les maréchaux d'Empire comme les chevaliers de Saint-Louis ; les régicides mêmes ont oublié le sang qu'ils ont versé. La capitale d'Henri IV et de Louis XIV reçoit son nouveau souverain et l'on chante un *Te Deum*. Le baron est debout dans le chœur, tout près des princes, parmi les membres du gouvernement dont il fait partie. » Cette victoire de la monarchie, n'est-ce pas lui qui l'a gagnée ?

Il s'y est dépensé sans compter ses efforts. Il a fait renaître, par ses instances auprès des Alliés, les chances fragiles des Bourbons. Il a mis leurs droits sous sa protection. Il a conseillé le comte d'Artois. Il a presque tout fait pratiquement : rédiger les proclamations, prendre contact avec le roi, le mettre au courant de la situation, tout suggérer, tout organiser au milieu des difficultés, des hésitations, des intérêts, des jalousies. La Restauration était son œuvre.

Seize ans plus tard, il devait essayer de la sauver. On le vit paraître à l'Hôtel de Ville en juillet 1830. Il venait au nom du roi proposer un accord aux insurgés. Pour traverser Paris, encore encombré de barricades, il avait dissimulé son identité. Mais quand les membres du gouvernement provisoire apprirent qui était cet ultime émissaire des Bourbons vaincus, le baron vit les regards fixés sur lui se charger de méfiance et de haine. Il incarnait trop bien la Restauration pour ne pas dresser contre lui ceux qui voulaient la renverser.

Et pourtant, la célèbre ingratitude des rois avait été son lot. Les Bourbons lui devaient tout ; ils se débarrassèrent de lui. On l'écarta du gouvernement. On ferma l'oreille à ses conseils. Ce bon serviteur était l'homme des missions dangereuses. Pendant les Cent Jours, c'est lui qu'on avait chargé de rester en France, muni de pleins pouvoirs pour résister à l'usurpateur. Il y avait gagné d'aller en prison et de risquer sa vie. Après quoi, la monarchie rétablie, Vitrolles fut rejeté dans l'opposition, relégué dans des fonctions secondaires. Le plus amer fut, pour lui, de voir les fautes des autres conduire à sa perte le régime dont il avait préparé la gloire.

C'est peut-être à cette demi-disgrâce que nous devons de posséder ses Mémoires. « On comprend, nous dit M. Farel, qu'il ait voulu éprouver un soulagement à sa rancœur, quitter les heures grises de la vieillesse en revivant les années d'insouciance et les années d'action, en recommençant toute son aventure, depuis les premières ambitions, en retrouvant la lutte et les efforts. C'était, pour lui, oublier que tout était fini, son œuvre gâchée, l'espoir irrémédiablement perdu. »

Non que Vitrolles soit un gand écivain. Ses Mémoires valent d'abord par les circonstances exceptionnelles qui les ont inspirés. Vitrolles est un homme loyal, dont l'émigration a limité l'esprit et trempé la fidélité. Cette France de l'émigration, dont la France de la Restauration est sortie pour une bonne part, serait mal comprise aujourd'hui si nous n'avions pas un livre comme celui-là pour l'évoquer.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

Henri IV.

Les Gueux au Paradis.

Pirandello s'éloigne. C'est la conclusion qu'il faut bien tirer de cette reprise de son *Henri IV* à l'Atelier, et je ne dis pas que cet éloignement soit à l'honneur de notre théâtre. Pirandello, introduit en France par les magnifiques traductions de Benjamin Crémieux, appartient spécifiquement à cette période confuse, calomniée et fertile en merveilles, ou tout au moins en recherches poussées dans tous les sens, qu'on a appelée l'entre-deux-guerres. Benjamin Crémieux voyait l'originalité pirandellienne dans le fait d'avoir remplacé l'action de la fatalité par le sentiment de la fatalité. La fatalité a pris pour nous depuis d'autres visages, terriblement plus réels que ceux que nous proposent les jeux d'un esprit même supérieur. La gratuite discursive a cédé la place à un réalisme mortel.

Henri IV illustre un des thèmes que l'on a pu dire pirandelliens par excellence : celui de la discontinuité de la personne humaine, de sa fragilité essentielle. Non seulement l'homme est seul, mais la conscience qu'il a de son « moi » est sujette à des variations engendrées par ses rapports avec les autres hommes, et le refuge de la folie n'est qu'une solution d'attente, supposé qu'elle nous soit offerte. Il ne suffit pas de vivre avec un masque ; encore faut-il l'accepter. Mais les sociétés modernes, en broyant les réactions individuelles, font bon marché de ces subtilités psychologiques.

On ne peut dire que l'argument de cet *Henri IV* soit d'une implication irréprochable, ni, cela s'entend, d'une vraisemblance quotidienne, et ce n'est pas là d'ailleurs ce qui nous importe. Au cours d'une cavalcade où il était costumé en Henri IV d'Allemagne — l'empereur de Canossa — un jeune homme de bonne famille fait une chute de cheval. Pirandello a pris le soin de nous avertir qu'avant d'enfourcher sa monture son héros avait fait une étude approfondie du personnage qu'il allait incarner un soir, et ce souci de vérité dans la mascarade est après tout admissible, quoique singulier. Ce qui l'est moins, c'est ce qui va suivre. Ayant repris conscience, notre cavalier se croit effectivement Henri IV, et, comme il est riche, sa famille, au lieu de le faire interner, flatte sa folie en le faisant vivre dans une riche demeure transformée en palais du XIe siècle. Pendant vingt ans le pseudo-Henri IV agira donc comme l'ennemi du pape Grégoire VII, aidé dans ce curieux transfert de personnalité par une érudition que sa chute ne lui a pas ravie. Autre sujet d'étonnement pour un esprit ami de la logique : ce n'est qu'au bout de ces vingt ans que la famille s'avise que le fou pourrait être guéri par l'intervention d'un médecin aliéniste à qui Pirandello a donné la figure d'un parfait jocrisse. Or notre Henri IV de remplacement a recouvré la raison depuis nombre d'années. C'est par dégoût du monde, et notamment de la femme qui l'a trahi, qu'il a continué de jouer son rôle. La mise en scène de l'aliéniste aura pour résultat que celui qui provoqua sa chute, parce qu'il voulait prendre sa place auprès de la femme aimée, recevra quelques pouces de fer dans le ventre. Vengé, mais criminel, Henri IV se résout à demeurer jusqu'à sa mort l'homme de Canossa.

Ce que l'on goûte le plus dans cette pièce étrange, c'est évidemment l'humour qui transcende le tragique. On entend beaucoup de discours fumeux, à côté de mots à l'emporte-pièce, et qui creusent profond dans les dessous de l'âme humaine. Jeu de l'esprit, soit, mais jeu supérieur, et magnifiquement mis en scène par André Barsacq, dans un décor et des costumes où Léon Gischia a mis tout son talent de coloriste. Jean Vilar est un Henri IV dément d'une composition hallucinante. Le visage crispé, la voix successivement sourde et vibrante, la sûreté de la mimique, tout, chez lui, est proprement admirable. La longue et falote silhouette de Pierre Asso traduit à merveille son personnage. Mme Germaine Montero est une marquise Spina de grande allure dans sa lâcheté sensuelle. Il faut louer aussi M. Moulinot, médicastre pontifiant, vrai modèle du genre. *Henri IV*, à l'Atelier, mérite d'être vu, ne serait-ce que pour l'interprétation, si Pirandello fait penser à ces vins dont, après vingt ans, le bouquet commence à passer.

C'est une bonne idée qu'a eue la Compagnie Grenier-Hussenot de reprendre *les Gueux au Paradis*, du Flamand G. M. Martens, au théâtre de la Porte-Saint-Martin. D'abord parce que les excellents acteurs dont elle est composée y ont l'occasion de manifester leurs plus brillantes qualités. Ensuite parce que cette vive imagerie flamande a été adaptée par André Obey dans un style qu'on présume aussi savoureux et fruité que l'original. On veut bien croire que les Flamands ont conservé cette fraîcheur d'âme, cette naïveté allègre des âmes simples qui transparaissent à travers le texte de G. M. Martens. Si *Peau d'Ane* nous est conté, nous y prenons un plaisir extrême, dans la mesure où la partie est tenue avec loyauté. Pourquoi ne pas suivre en enfer, puis au paradis ce goinfre sympathique dénommé Boule, quand il s'offre à nous sous les traits d'un Olivier Hussenot, à la trogne enluminée et à la bedaine confortable ? Notre plaisir sera d'autant plus vif que, sur ses talons, voici Rietje, Rietje, grand coureur de jupons, et qui fera plaider sa cause par la Sainte Vierge elle-même pour être sauvé de la flamme éternelle, et ce Rietje n'est autre que l'adroit Jean-Pierre Grenier. Nulle indécence dans cette juteuse galéjade du Nord, mais une bonhomie sauvée de la lourdeur par la franchise du ton. Et quelle ravissante mise en scène de Maurice Jacquemont, et quels pimpants décors de Jean Le Moal ! « Les Quatre Barbus » chantent à merveille les chansons de Maurice Fombeure et de Claude Roy sur les airs de Claude Arrieu.

LES LUMIÈRES DE LA VILLE

UN PROBLÈME DE SCÉNARIO

PAR DENIS MARION

La réédition des *Lumières de la ville* vingt ans après sa réalisation et le succès de sa carrière commerciale mettent en évidence quelques vérités qu'il n'est pas inutile de répéter. D'abord qu'il n'a jamais existé et qu'il n'existe plus d'acteur égal ou même comparable au Charlot de 1915 à 1935 : pas même l'interprète de *Monsieur Verdoux*. C'est le miracle du génie. Ensuite qu'en utilisant un moyen d'expression, le film muet, devenu depuis aussi conventionnel et périmé que l'opéra, le réalisateur Charlie Chaplin avait réussi à créer un monde arbitraire, très éloigné de toute réalité et même de toute plausibilité, qui, par là, nous paraît aujourd'hui toujours admissible et qui constitue encore un spectacle populaire, alors que la quasi-totalité des meilleures œuvres de l'époque n'a plus qu'un intérêt historique.

Je voudrais attirer pourtant l'attention sur un point moins voyant : la perfection du scénario. Nous possédons là-dessus un témoignage de première main, celui d'Egon Erwin Kisch, à qui Chaplin montra en 1928 une première version de la rencontre entre Charlot et la bouquetière aveugle. Elle se résumait comme suit :

Une jeune fille vend des fleurs à un monsieur élégant accompagné d'une dame. Charlot arrive ensuite, la jeune fille lui offre une fleur qui tombe à terre. Tous deux se baissent. Charlot ramasse la fleur, mais la bouquetière s'obstine à la chercher tandis qu'il la lui tend. Il s'aperçoit ainsi qu'elle est aveugle. Il achète la fleur et s'éloigne. Pour bien se convaincre qu'il ne s'est pas trompé, il revient d'un pas rapide, puis piétine sur place en faisant progressivement décroître le bruit de ses pas et, sur la pointe des pieds, vient s'asseoir à côté de la bouquetière. Celle-ci lui vide dans la figure le seau avec lequel elle vient d'arroser ses fleurs. Charlot s'éloigne alors et revient une troisième fois acheter une fleur. La petite en voulant la glisser dans la boutonnière reconnaît la fleur qu'elle lui a vendue précédemment. Elle sait donc qu'un homme s'est épris d'elle au point de revenir à quelques minutes d'intervalle. Mais comment se représente-t-elle cet homme ?

Par le récit que lui fait Kisch, Chaplin s'aperçoit que le spectateur n'a même pas vu qu'au moment où Charlot apparaissait sur l'écran, une auto s'arrêtait à côté de lui ; un homme élégant en descendait et à l'instant où Charlot quittait définitivement la bouquetière ce personnage remontait en voiture. Le résultat est consternant : l'idée fondamentale du film s'écroule, à savoir que l'aveugle croit que son admirateur est un homme riche, que Charlot devinera sur-le-champ cette confusion et assumera le rôle du prétendant fortuné, jusqu'à voler. Il faut que le public saisisse dès la première seconde ce quiproquo tragique. Comment y arriver ?

Laissons maintenant la parole au témoin.

« Pendant huit jours on reprit la scène. L'impossibilité dramatique de la situation initiale est bientôt établie : le fait que la jeune fille prend Charlot pour le monsieur descendant de la voiture ne peut être saisi par le spectateur puisque ce dernier ignore qu'elle est aveugle. Il conviendrait de montrer d'abord sa cécité. Chaplin s'oppose à cette suggestion : il faut que le public et lui-même fassent en même temps la tragique découverte.

« Ne pourrait-on combiner la scène de l'auto d'une façon assez saisissante pour qu'elle fasse impression sur le spectateur et qu'il puisse s'en souvenir ? Le monsieur descend de la voiture et dit (sous-titre) : « Chauffeur, attendez-moi ici. » Charlot ferme respectueusement la portière de la voiture de l'inconnu et la jeune fille avance de quelques pas vers l'auto... Qu'en dites-vous ?

» Ou bien : le monsieur marche derrière Charlot et du même pas que lui : il s'arrête, allume une cigarette et c'est Charlot qui prend la fleur tendue à l'inconnu ?

» Et si Charlot aidait le monsieur à monter en voiture et que la jeune fille, essayant de tendre à ce dernier la seconde fleur par la fenêtre, se cognait à une vitre, celle de la portière tenue ouverte par Charlot ? « Admirable ! » s'écrie Chaplin. Il est inouï en mimant cette scène. Tout à coup, il saute dans son fauteuil et s'y effondre. « Impossible. Je ne peux pourtant pas jouer le laquais une minute après avoir été bouleversé par la cécité de cette petite et en être devenu éperdument amoureux. »

» Et si l'inconnu disait (sous-titre) : « Chauffeur, à la maison » ou « Au Ritz » et que la jeune fille se vît à ses côtés pénétrant dans un palais ou un luxueux hall d'hôtel ? « Pour l'amour du ciel, pas de vision ! » s'exclame Chaplin.

» Et cela continue ainsi pendant des journées entières. »

Ici s'arrête le récit d'Egon Erwin Kisch. Il semble qu'il ait quitté Hollywood avant que Chaplin ait découvert le gag qui résolvait ces difficultés : Charlot, pris dans un embarras de voitures au milieu de la chaussée, s'en tire en entrant dans une voiture de maître. Quand il en descend, la bouquetière est en face de lui sur le trottoir et il est évident pour le plus distrait des spectateurs qu'elle le prend pour le propriétaire de la limousine.

Mais qui se douterait de l'infernal travail d'imagination qu'il a fallu pour arriver à cette solution ? Et quel est aujourd'hui l'auteur de films qui, ayant tourné cette séquence sous sa première version, aurait le courage de se rendre compte de son erreur et la persévérance d'y remédier ?

UNE CONVERSATION QUI DONNE A CHAPLIN...

AVEC TOUTES SES MALADRESSES, LE PERSONNAGE...

... DE CHARLOT RESTE TOUJOURS ATTENDRISSANT.

... L'OCCASION DE MONTRER SON GÉNIE DE MIME.

PETITES CHRONIQUES

UN MONUMENT AU GÉNÉRAL LECLERC

Antony, qui fut la première ville du département de la Seine libérée par le général Leclerc, a élevé au glorieux soldat un monument en bordure de la route d'Orléans par où passa la 2e D. B. Œuvre des sculpteurs Joël et Jan Martel, il a été inauguré en présence de Mme la générale Leclerc et de nombreuses personnalités, parmi lesquelles M. Pierre de Gaulle, président du Conseil municipal ; Massiani, président du Conseil général. Le président de la République s'était fait représenter. Avant la cérémonie une messe fut dite en plein air devant le char du général, le *Tailly*.

PASSAGES A NIVEAU

La fréquence des accidents provoqués par les passages à niveau — quarante-cinq morts et quatre-vingts blessés enregistrés depuis le début de l'année — a ramené l'attention sur la précarité de la protection assurée par les gardes-barrière et sur le danger que présentent les passages à niveau non gardés. La direction de la S. N. C. F. elle-même s'est émue de cette situation et expérimente actuellement, sur la ligne Saint-Florentin-Troyes, un dispositif de signalisation automatique analogue à celui utilisé aux U. S. A. : toute locomotive approchant du passage à niveau déclenche, par l'intermédiaire de pédales, un puissant avertisseur sonore et un feu rouge clignotant. Le signal est mis en branle vingt secondes avant l'arrivée du train le plus rapide. Ce délai s'accroît évidemment en raison inverse de la vitesse du convoi. Le dispositif est complété par l'habituelle croix de Saint-André rouge et blanche et par un panneau mobile signalant l'approche du train. Un programme portant sur l'équipement d'un millier de passages à niveau a été soumis aux pouvoirs publics. Une décision rapide de leur part permettrait de mettre en application dès l'été prochain une tranche importante de ce programme. Espérons que les lenteurs administratives s'effaceront pour une fois devant le souci de sauvegarder des vies humaines.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA GENÈSE DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE :

Robert Coulondre, *De Staline à Hitler : souvenirs de deux ambassades* (Hachette, 334 pages). Un témoignage de première main à verser au dossier des origines de la guerre, bien que l'auteur le présente, avec une charmante modestie, comme un simple pèlerinage, « un pèlerinage, dit-il, aux lieux où j'ai vécu les années les plus secouées de mon existence, la Russie des Soviets et l'Allemagne de Hitler, de 1936 à 1939 ».

On ne saurait naturellement analyser en quelques lignes la somme de documents et d'observations qu'accumule ce journal, où l'on voit se dérouler le prologue du plus grand drame de l'histoire. Retenons-en seulement quelques traits de la physionomie des deux protagonistes de ce drame, Staline et Hitler, tels que l'ambassadeur les a vus.

Né au Caucase, point de soudure de deux continents, Staline est subtil comme un Asiatique et pratique comme un Européen, mais il est plus Asiatique qu'Européen. La qualité des moyens lui importe peu. Il est cynique et cruel, mais il n'est pas sûr que ces mots aient pour un Oriental le même sens péjoratif que pour un Européen. Il a en tout cas le mépris de la vie humaine autant qu'un dictateur a jamais pu l'avoir, et aussi celui de l'individu, en quoi il est resté bon communiste... Installé sur le piédestal qu'il s'est dressé, il s'offre à l'adoration de ses sujets. Il connaît leur mysticisme, leur amour des icones, leur goût de s'anéantir en un être supérieur, terrible et tout-puissant. Il y satisfait. »

Et maintenant Hitler :

« Hitler paraît condamné à n'être qu'un raté, lorsque la guerre de 1914 éclate. Il y trouve sa voie. Il s'y montre courageux, mais ses chefs ne doivent pas l'estimer bien haut, car il ne dépasse pas le grade de caporal. La défaite le trouve gazé, sur un lit d'hôpital. Il semble bien que ce soit le choc qu'il en reçoit qui le révèle à lui-même. Il exploite avec une habileté satanique l'état d'esprit des Allemands. Lui, à la nature hésitante, au caractère indécis, aux goûts de petit bourgeois, il se présente à eux comme un homme résolu et hardi, un novateur, un guide sûr et solide. On épiloguera longtemps sur la nature exacte de cet homme à deux faces, à la fois banal et exceptionnel, réaliste et chimérique, simulateur retors et fanatique exalté, aussi terne dans le repos que fulgurant dans l'action. Ceux qui ont le goût du surnaturel pourront le prendre pour un visionnaire, un « possédé ». Ils devront admettre que, s'il entendait des voix, elles venaient d'en bas. Pour le commun des mortels, c'est l'échantillon monstrueux d'une humanité inférieure. Je n'aperçois rien ni dans son passé ni dans ce que j'ai vu de lui qui diminue sa responsabilité. Je ne sache pas qu'aucun de ses médecins ait jamais estimé qu'elle fût atténuée. »

LA BIOGRAPHIE DES CONTEMPORAINS :

Dictionnaire biographique contemporain (Centre international de documentation « Pharos », 498 pages in-4°). Un instrument de travail précieux pour tous ceux qu'intéresse la personnalité des hommes en vue dans tous les domaines : politique, administration, clergé, lettres, arts, sciences, théâtre, cinéma, etc. Les notices ont été établies avec un visible souci d'objectivité et d'impartialité. On devine bien que le « choix » de ces biographies a donné lieu à un délicat travail d'appréciation. Aussi un second volume est-il annoncé qui complétera celui-ci, dont la présentation technique ne mérite que des éloges.

ALBERT MOUSSET.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Admirable figure, et combien attachante ! que celle de cette petite paysanne bourguignonne que l'Eglise catholique vient d'élever sur ses autels et que le Souverain Pontife a proclamée sainte avec tout l'éclat que l'Eglise romaine consacre à ses béatifications !

Anne-Marie Javouhey naquit dans le petit village de Jallanche en 1779 et toute jeune se fit remarquer par son courage, son esprit de décision, sa volonté, dont elle donna maints exemples durant la période révolutionnaire.

Dès que les temps furent plus propices, elle fonda une congrégation de religieuses au service des pauvres, des malades, des enfants, dont elle devint la supérieure générale à vingt-huit ans : les religieuses de Saint-Joseph de Cluny. L'institut qui s'occupait en particulier de l'enseignement des enfants prospéra rapidement et multiplia ses fondations dans toute la France et, bientôt, dans les colonies. A la Guyane, Mère Javouhey obtint personnellement les plus heureux résultats dans la rééducation des esclaves noirs qu'on allait bientôt libérer.

Quand la Mère Javouhey mourut, le 17 juin 1851, sa petite congrégation des religieuses de Saint-Joseph de Cluny était devenue un ordre puissant rayonnant sur trois continents. La présence de M. Mitterrand, ministre de la France d'Outre-Mer, aux cérémonies de béatification de Rome était un juste hommage rendu à cette sainte qui fut aussi une vaillante Française et dont le roi Louis-Philippe n'avait pas hésité à dire : « La Mère Javouhey, c'est un grand homme ! »

S. B. Em. le cardinal Tappouni, patriarche syrien d'Antioche, a séjourné quelques jours à Paris, où il était invité par le gouvernement français. Le voyage en France du chef de la communauté catholique syrienne, fidèle ami de notre pays, revêt une grande importance, et le cardinal a été reçu par les représentants des ministères des Affaires étrangères et du corps diplomatique à la gare de Lyon, où les honneurs militaires lui ont été rendus.

Le Souverain Pontife vient d'ériger en basiliques mineures la cathédrale Saint-Pierre, Saint-Paul et Saint-André de Saint-Claude et l'église collégiale Notre-Dame de Dôle. Il est extrêmement rare que le Pape daigne accorder ainsi en une seule fois le titre d'insigne basilique à deux sanctuaires d'un même diocèse.

Mgr Feltin, qui avait été victime d'un accident à la descente du train en gare de Bourg-en-Bresse, a été, après un séjour dans une clinique de cette ville où il reçut les soins requis par une déchirure musculaire au genou, ramené à Paris. Il a regagné l'archevêché allongé sur une civière.

MARIAGES

En l'église Saint-Pierre-de-Chaillot a été célébré récemment le mariage de M. François de La Rochefoucauld, duc de Liancourt, fils du duc et de la duchesse de La Rochefoucauld, avec Mlle Sonia Matossian, fille de M. J. O. Matossian, commandeur de Saint-Grégoire-le-Grand, et de Mme, née Diacono.

La bénédiction nuptiale a été donnée par le R. P. Balestrier, supérieur des Frères de Saint-Vincent-de-Paul. S. S. Pie XII avait daigné envoyer aux jeunes époux sa bénédiction apostolique. Les témoins étaient pour le marié la comtesse Isabelle de La Rochefoucauld, sa sœur, et le comte Christian de Fels, son cousin germain ; pour la mariée, son oncle, M. Jacques Matossian, et son cousin, M. Tigrane Matossian.

Pendant la cérémonie plusieurs œuvres musicales dues au marié ont été exécutées.

Au château de Haarzuilens, en Hollande, a été célébré le mariage du comte François de Nicolay, maire de Lude, conseiller général de la Sarthe, avec Mlle Marie-Hélène Van Zuylen Van Nyevelt. Le mariage civil a été célébré, par dérogation, au château même, car la mairie de Haarzuilens eût été trop petite pour contenir la foule des invités. Plusieurs parlementaires et conseillers généraux de la Sarthe assistaient au mariage de leur collègue. La bénédiction nuptiale a été donnée aux nouveaux époux par S. Exc. Mgr Grente, de l'Académie française, archevêque-évêque du Mans.

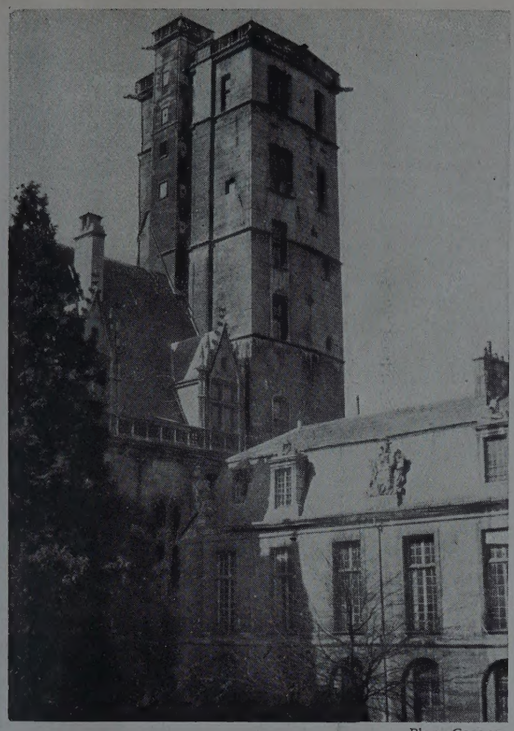
NÉCROLOGIES

Thierry Sandre

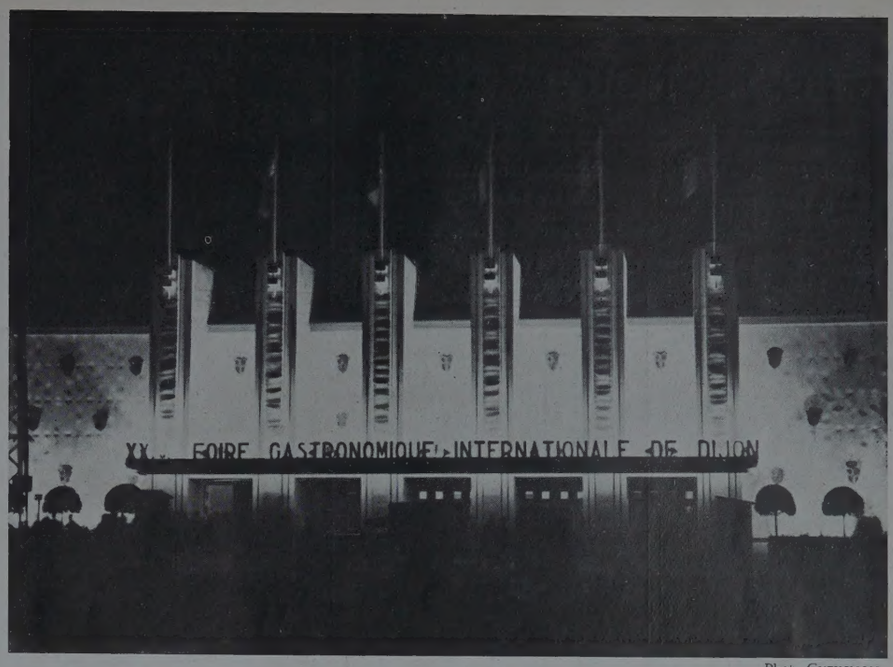
A Epiré, près d'Angers, à la maison de retraite des Sœurs de Saint-Charles où il s'était retiré, vient de succomber l'écrivain Thierry Sandre, né à Bayonne en 1880 et qui, en 1924, obtint le prix Goncourt. Parmi ses romans on avait remarqué surtout *le Purgatoire*, inspiré par ses souvenirs de la guerre 1914-1918, *le Chèvrefeuille* et *Mienne*. Helléniste, Thierry Sandre laisse plusieurs traductions et il a attaché son nom à la publication de l'*Anthologie des écrivains morts à la guerre*.

Missia Sert

Une femme qui a tenu une grande place dans la vie parisienne, dont elle fut une des animatrices, vient de disparaître. Missia Sert avait, toute jeune, épousé Thadée Natanson, le directeur de *la Revue blanche*, puis ensuite Edwards, le directeur du *Matin*, et enfin le peintre catalan José-Maria Sert. Elle fut ainsi mêlée à toutes les manifestations d'art dont Paris vit l'éclosion. De grands peintres firent son portrait ; des partitions et des livres lui furent dédiés. Son goût, son activité, le sens qu'elle possédait de découvrir le talent ont certainement compté pour beaucoup dans l'époque qui fut la sienne.



Phot. COLLOT.



Phot. GUEUGNON.

A GAUCHE, VUE DE LA TOUR PHILIPPE LE BON. — ECLAIRAGE NOCTURNE DE L'ENTRÉE DE LA FOIRE.

VOILA DIJON ET SA FOIRE GASTRONOMIQUE INTERNATIONALE

Phot. ARCHIVES.

UNE véritable vocation, fruit des richesses de son sol privilégié et de son magnifique passé! Vocation qu'encourage et favorise de son mieux la municipalité dijonnaise, qui retrouve là une de ses plus essentielles préoccupations : le développement économique et la réputation d'une cité d'art, d'histoire et d'échanges qui surabonde de richesses ; un incomparable musée ; des monuments uniques, comme le Puits de Moïse et l'église Notre-Dame ; son « Logis du Roi » ; trente vieux hôtels ; des promenades élégantes ; un trésor de vieilles pierres et de grands souvenirs...

En 1949, le succès dépassa les prévisions les plus optimistes ; cette année ce sera, à n'en pas douter, un triomphe éclatant.

Du 4 au 19 novembre, huit cents exposants, harmonieusement répartis sur un terrain de 50.000 mètres carrés et dans une atmosphère enrichie d'odeurs suaves, offriront aux visiteurs séduits un choix des plus exquises choses au domaine du bien manger et du bien boire.

A l'entrée, les yeux et le palais rencontreront les tentations de la table de Lucullus.

Et puis, tout au long du hall, ce sera l'émerveillement aux mille facettes des spécialités alimentaires les plus délicates, des vins de la plus grande classe, de tous ces produits savoureux qui sont l'orgueil de la cuisine française et auxquels feront cortège d'élégants apports étrangers.

Cassis, marc, prunelle, pain d'épice, moutarde, biscuits, crus célèbres, plats régionaux rivaliseront d'attraits et de séduction avec leurs frères et sœurs en industries de bouche d'autres provinces — sans manquer d'attirer le bienveillant regard de leurs hôtes sur la captivante variété des appareils ménagers et du matériel agricole.

Mais la joie de Dijon n'est point égoïste ; elle convie ses amis aux festivités complémentaires des siennes : chapitre, le 18 novembre, de la Confrérie des chevaliers du Tastevin au Château du Clos de Vougeot ; vente des vins des Hospices de Beaune, le 19 ; Paulée de Meursault, le 20.

L'hiver peut venir ensuite : aucun des visiteurs de la Foire gastronomique de Dijon n'aura à le redouter, car il aura emmagasiné du soleil pour longtemps.

MUSEE DE DIJON : LES ANGES DU TOMBEAU DE PHILIPPE LE HARDI, DUC DE BOURGOGNE. — LES VISITEURS SE PRESSENT DANS LE HALL D'ENTRÉE AUTOUR DE LA TABLE DE LUCULLUS. — LE PUITS DE MOISE.

Phot. BIEN PUBLIC.

Phot. ARCHIVES.

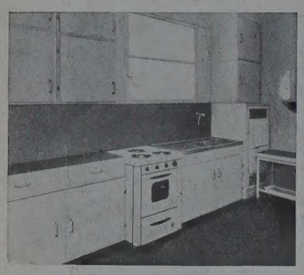
(Communiqué.)

ÉCHOS et NOUVEAUTÉS

L'APPAREIL A DESSINER « REFLEX »

...vous permet de tout *copier - agrandir - réduire* exactement et rapidement. Notice n° 10 gratuite. J. Fuchs constructeur, Thann (Ht-Rhin).

ÇA, C'EST UNE CUISINE !



Les éléments séparés Comera, en bois super-émaillé au Duco, permettent, quelles que soient sa forme ou ses dimensions, de moderniser enfin votre cuisine à l'américaine.

Pour vous convaincre, visitez un de nos magasins d'exposition.

Comera-Service, sur simple demande, vous établira gratuitement, d'après les mesures de votre cuisine, un plan d'aménagement complet qui vous convaincra : c'est notre devis qui convaincra votre mari.

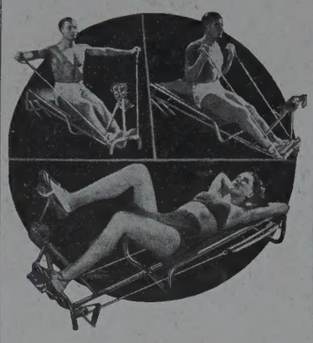
Demandez l'adresse du magasin d'exposition le plus proche de chez vous et notre documentation illustrée.

Comera, 148 *ter*, rue de la Gare à Ermont (Seine-et-Oise). Tél. : Eaubonne 427 et 431.

GARDEZ UN CORPS JEUNE

Jamais il n'a été plus indispensable de demeurer jeune, alerte, svelte, apte à la lutte de tous les jours. Gardez intact le plus longtemps possible votre capital de jeunesse et de vitalité.

Un quart d'heure d'un exercice agréable que vous ferez chez vous, quel

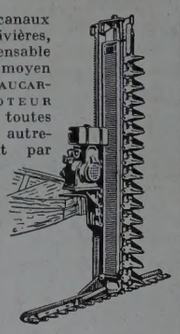


que soit votre âge, vous donnera d'étonnants résultats : galbe des jambes, équilibre harmonieux de tout le corps, réduction de l'embonpoint, affermissement des chairs, étonnante jeunesse corporelle.

Réglable à volonté, silencieux, peu encombrant, Adams Trainer est l'appareil idéal pour l'exercice en chambre. Renseignez-vous. Gratuitement, vous recevrez la brochure *Beauté, Santé, Jeunesse*, en écrivant aux Établissements Adams, 3, quai Jean-Moulin, Lyon (F. I.)

Démonstration à Paris : Éts Rossi, 11, rue Molière (métro Palais-Royal).

NOUVEL APPAREIL FAUCARDEUR A MOTEUR (modèle 1950).



Pour tous les canaux ou bras de rivières, il est indispensable de faucarder, au moyen du nouveau faucardeur a moteur (modèle 1950), toutes les herbes qui, autrement, finiraient par obstruer les turbines.

La drague pour curage est le complément indispensable que doivent se procurer les propriétaires en surfaces en eau pour l'assainissement de ces dernières.

Établissements Cl. Bonnet et Fils, 4, rue de la Bastille, Paris (4e).

Catalogue F. M. F. I. sur demande.

A LA CHASSE

Avec l'automne viennent les joies de la chasse et les paysages aux coloris merveilleux. C'est le moment des passages de canards sauvages, de sarcelles, de poules d'eau, c'est aussi celui de l'affût à l'aube, dans les marais ou à la hutte.

C'est le moment où le chasseur suit la vie intense cachée dans la nature et épie au plus près la vie du gibier et des oiseaux migrateurs.

Aussi bien de jour que de nuit il lui est indispensable d'utiliser des jumelles Huet, 50 % plus claires grâce à leur optique traitée et utilisables d'une façon optimum.

C'est le cadeau rêvé, auquel toute femme doit penser, car les jumelles Huet sont indispensables à l'homme dans toutes les manifestations de sa vie sportive et touristique.

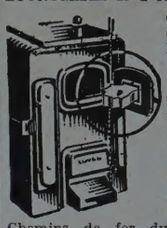
UNE LANTERNE TEMPÊTE DE HAUTE PUISSANCE « HORS-CLASSE »

C'est, sans discussion possible, la « Bi-Aladdin » fonctionnant au pétrole par pression. Pratique, puissante (300 bougies environ), robuste, économique (1 litre de pétrole pour dix à douze heures d'éclairage), c'est l'appareil, idéal pour les fermes, travaux de nuit, la navigation, la brousse, la pêche, le camping, le jardin, en un mot, pour tous les cas où, l'électricité faisant défaut, l'on a besoin d'une source lumineuse portative importante.

Catalogue illustré et tarif sur demande.

Industries Aladdin, 149, boulevard Ney, Paris (18e). Tél. : MAR. 59-53.

ÉCONOMISEZ 25 à 35 % DE CHARBON



en équipant vos chaudières avec l'économiseur de charbon Edco.

Pose facile, sans spécialiste, par simple échange des portes. Envoi franco 2.900 à 16.000 francs suivant la puissance de la chaudière.

Quelques clients : Chemins de fer du Nord, P.-L.-M., Banque de France, Crédit Lyonnais, Comptoir national d'Escompte, Recettes-perceptions de Paris, des milliers d'hôtels et maisons particulières, Paris et province.

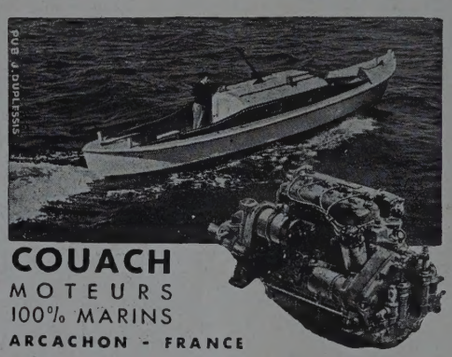
Brochure gratuite sur demande.

Edco Service 20, 216, rue de Rivoli, Paris (1er) (Tuileries). OPE 87-17.

COUACH

La pinasse type "ARCOA" équipée du moteur **COUACH** *BD4 15/18 Cv.*

A POMPES A PISTONS



COUACH

MOTEURS

100% MARINS

ARCACHON - FRANCE

CHARGE UTILE :

3 TONNES

CARACTÉRISTIQUES :

- Vitesse élevée pour une faible puissance.
- Très grande stabilité.
- Tenue à la mer remarquable.
- Tirant d'eau 0m55.
- Manœuvre aisée par un seul homme.

COURRIER MUSICAL

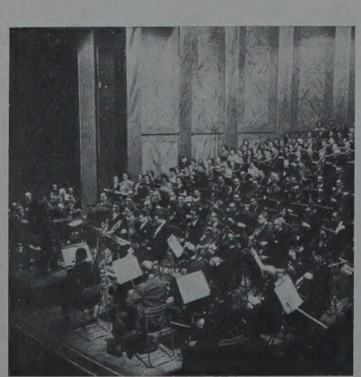
Le « Requiem » de Verdi

Le premier anniversaire de la mort de Ginette Neveu a été magnifiquement célébré par une exécution magistrale du *Requiem* de Verdi donnée par la Société des Concerts du Conservatoire. Mais aussi, de quelle force émotionnelle l'œuvre n'est-elle pas chargée ! Verdi l'avait composée dans l'élan d'une douleur qui l'atteignait au vif et que toute l'Italie faisait sienne : la mort du poète Manzoni, vénéré par lui à l'égal d'un saint.

C'est bien le sentiment dramatique pur qui domine en cette partition, avec ses violents contrastes dynamiques, ses explosions passionnées de terreur ou de joie céleste. Et cette messe des morts éclate de vie. Au centre de la dernière manière de Verdi — la plus lumineuse, la plus glorieuse aussi — elle confirme le style inauguré deux ans plus tôt par *Aïda* et qui, après *Otello*, trouve son aboutissement avec *Falstaff* pour le radieux octogénat du maître de Milan. On l'accuse alors d'être passé à l'ennemi (traduisez : d'emprunter à Wagner). Péché qui lui vaut bien miséricorde ; car s'il garde bien à lui son expansion toute méditerranéenne et son lyrisme chaleureux, il enrichit son œuvre d'une instrumentation plus corsée, d'harmonies plus riches et plus colorées. J'admets que le rituel ne veuille point du *Requiem* ; mais, comme l'a si bien souligné Camille Bellaigue, « il convient d'établir une distinction entre la musique d'église et la musique religieuse ». Or le *Requiem* témoigne d'une intense religiosité. Autre grief : les quatre fanfares de cuivre éclatant sur le *Tuba mirum*, dont la disposition est calquée sur celle de Berlioz. Pour la mise en œuvre, oui, sans doute, mais pour l'expression si profondément humaine et personnelle de Verdi, non. Le trio vocal, accompagné par la flûte et le basson, ne s'exprime pas dans la langue berliozienne ; et sous la prière pour les morts, c'est la manifestation permanente de la vie qui s'affirme. On ne peut résister à ce torrent lyrique, à ces supplications pathétiques du soprano dans le *Libera me*, où le charme sensuel d'une voix féminine haletante d'angoisse ajoute au trouble et à l'émotion. Quand cette ardente prière est confiée à une tragédienne comme Lucia Kelstone, c'est à attendrir les pierres. On attend le jeu de scène ; il surviendrait alors qu'il serait presque le bienvenu, car il y a des agenouillements et des sanglots dans le *Dies Iræ*, des extases dans l'*Agnus Dei*, des épouvantes dans le *Libera*. Le vocabulaire de théâtre n'est pas ici hors de mise. Mais qu'on n'y voie nul reproche à l'endroit du maître, qui ne pouvait faire violence à son tempérament.

Les solistes de la Scala de Milan, Lucia Kelstone, Miriam Pirazzini, Petre Munteanu et Mario Petri, la chorale de Notre-Dame de Dublin ont été de merveilleux traducteurs du *Requiem* de Verdi — et Jean Martinon, dirigeant l'orchestre, nous a donné une interprétation dont la grandeur a dépassé toute espérance.

L. Maurice-Amour.



LOUISE WEISS ÉVOQUE LA CORÉE

Notre collaboratrice Louise Weiss, qui fut la dernière journaliste française à visiter la Corée avant l'ouverture des hostilités — son reportage fut publié par *France-Illustration* le 13 mai 1950 — a fait à la salle Pleyel une conférence où, sous le titre *De l'Alaska à la Corée*, elle a évoqué les problèmes qui se posent dans cette partie du monde. Cette causerie, qui a suscité auprès de ses auditeurs un très vif intérêt, était accompagnée de la projection de films en couleurs inédits.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

La rétrospective de l'œuvre de Georges Bouche au Salon d'Automne souligne avec éclat la personnalité de ce maître. D'origine lyonnaise, Bouche fut, comme beaucoup d'artistes de cette région, attiré par la réalité des choses et par leur élément poétique.

Pour y parvenir chaque peintre emploie une technique qui lui est propre, et celle de Georges Bouche se définit dans la richesse de la matière et dans le choix de coloris aux tons passés et quasi monochromes. Le foyer lumineux contribue aussi, pour une large part, à créer cet aspect de rêverie qui se dégage des toiles de Bouche.

Comme tous les maîtres profondément originaux, Georges Bouche fut à la fois très apprécié et très décrié.

Poursuivant son rêve intérieur, Bouche resta insensible aux louanges comme aux critiques, et ainsi s'affirma son talent, sûr de lui-même.

« Au pays de Maurice Rollinat », ainsi est intitulée l'exposition des peintures de paysages locaux de Gaston Thiéry.

Ce jeune peintre, qui est établi au petit village de Fresselines, dans la Creuse, fut élève de Detroy. Sensible aux effets de la nature, à ses frémissements, à ses reflets, il peut être considéré comme un continuateur des impressionnistes, et notamment de Guillaumin. Cependant Gaston Thiéry se dégage de ces influences, et certaines de ses toiles, telles les *Ruines de Crozant et la Sédelle*, *Après l'orage* ou d'autres encore, témoignent d'une vision personnelle et sensible de cette admirable région.

Maurice Sérullaz.

LE GRAND BALLET DU MARQUIS DE CUEVAS

Théâtre des Champs-Élysées

Vivaces, désinvoltes, pétillants, les danseurs noirs et les danseuses blanches ressuscitent une fête délicieuse où la joie est si neuve, si enfantine : *le Bal des jeunes filles*, sur la musique exquise de Mozart, est un envol. John Tasar a trouvé là une chorégraphie aussi pure que dans ses *Dessins pour les Six*.

Le nouveau *Roméo et Juliette* vu par Skibine, par contre, est moins heureux. Ces amants de Vérone perdus au milieu d'une foule mi-italienne, mi-russe n'ont pas le temps d'être tragiques. Tout est beaucoup trop raconté. Skibine, beau danseur, Ethery Pagava, sentimentale, mais peu dramatique. Rosella Hightower et André Eglevsky, chaque année plus purs, plus parfaits, recréent un *Cygne noir* prodigieux de précision, de vivacité surtout. Là où cette virtuosité de technique — si l'on ne savait en doser les plans — serait ennuyeuse, ils mettent la désinvolture d'un sourire, une élégance, une aisance extraordinaires.

Bel effort de cette compagnie : remonter *Petrouchka*. On retrouve avec le drame de la ballerine, de Petrouchka et du Maure (Hightower, Orloff, Eglevsky) la foule agitée, extasiée, silencieuse, bouleversée. Les amours simples et tristes. Tout cela est traduit avec nuances, finesse, intelligence par un corps de ballet discipliné.

Martine Cadieu.

ATHÉNÉE - LOUIS JOUVET

dans

TARTUFFE

MONIQUE MELINAND avec NORA-COSTE

FERNAND RENÉ **GABRIELLE DORZIAT** LÉO LAPARA

PIERRE RENOIR

LOCATION OUVERTE DE 11 à 18 H.

LE BRIDGE (N° 80)

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 65

le mort : ♡ V 9 5

NORD
OUEST EST
SUD

♡ A R 4 3 2

♡ est l'atout et votre but est de ne rien perdre à ♡. Vous jouez l'as (ou le 5 pris par l'as, ce qui revient au même) et Est a donné la dame. Comment continuer ?

Bien des joueurs seraient tentés de faire l'impasse au 10, dans la conviction que la dame est sèche. Mais si Est est un bon joueur il peut fort bien avoir joué la dame avec D 10 secs. L'impasse au 10 ne s'impose donc pas et, en fait, il ne faut pas la faire mais continuer par le valet ou le roi.

Supposons que Est ait D 10 secs et qu'on soit parti de l'as.

Est devra *toujours* jeter sa dame sur l'as dans la situation du diagramme. En effet, il n'a rien à perdre à le faire, car s'il jetait son 10 sur l'as, il ne ferait jamais sa dame. Sud rendrait la main à Nord (par exemple avec un as noir) et ce dernier avancerait le valet. Si Est avait D 10 secs au départ, le demandeur ne perdrait rien à ♡. Si Est avait le 10 sec, le demandeur ne perdrait qu'une levée en laissant courir le valet (si le roi avait été joué incorrectement au second tour, dans l'espoir de D 10 secs, deux levées seraient perdues si le 10 est sec).

Est n'a qu'à gagner à jeter sa dame sur l'as, s'il a D 10 secs. Sud, trompé par ce jeu insidieux, peut faire l'impasse au 10 et perdre une levée.

Est, s'il est un bon joueur, jettera donc toujours sa dame sur l'as, s'il a D 10 secs. Et comme il recevra un peu plus souvent D 10 secs que D sèche (rapport de 6 à 5) il ne faut pas faire l'impasse au 10, mais continuer par le roi ou le valet. L'impasse au 10 ne se justifierait que dans deux cas : 1° si Sud a reconnu en Est un joueur sans malice, manifestement incapable de jeter insidieusement sa dame sur l'as, s'il a D 10 secs ; 2° si Sud connaît en dehors des ♡ au moins trois cartes de plus chez Est que chez Ouest. Est aurait alors plus de chances, avant que le premier ♡ ne soit joué, d'avoir reçu ♡ D sèche que ♡ D 10 secs. Par exemple si, Ouest-Est ayant à eux deux cinq ♠, Ouest avait montré singleton à ♠, la répartition des ◇ et des ♣ entre Ouest et Est restant totalement inconnue.

J'ai supposé jusqu'ici que le premier ♡ joué était l'as. Mais le problème qui se pose à Est, s'il a D 10 secs, change un peu si le premier ♡ joué est le 5.

Certes, Est a les mêmes avantages que précédemment à jouer sa dame sur le 5, si Sud a ♡ A R x x x. Mais si Ouest a ♡ R sec ou ♡ A sec, le jeu de la dame sur le 5 coûtera une levée à Est. Jouer la dame sur le 5 est donc une arme à deux tranchants.

Pour résoudre ce problème nous commencerons par remarquer que la double éventualité d'un singleton roi ou as chez Ouest, à ♡, est vingt-quatre fois moins probable à priori que celle de trois petits ♡ chez Ouest.

Cette simple remarque dicte à Est ce qu'il doit jouer sur le 5, avec D 10 secs.

Si Est a une indication sur les atouts détenus par Ouest, indication qui peut lui venir des enchères, ou de la hauteur du contrat à ♡ joué par Sud, ou de quelque autre circonstance particulière, Est jouera d'après cette indication. Les analyses précédentes suffisent pour enlever à Est toute perplexité.

Si Est n'a aucune indication sur les atouts détenus par Ouest, et s'il lui semble également vraisemblable à priori que Ouest ait trois petits ♡, ou singleton as ou roi à ♡, le jeu de Est dépendra du jugement qu'il portera sur Sud.

S'il juge Sud capable de se laisser prendre au jeu de la dame sur le 5, et de faire l'impasse au 10 s'il a ♡ A R x x x, la plus grande probabilité de cette dernière combinaison devra inciter Est à jouer sa dame sur le 5.

Si, au contraire, Est voit en Sud un de ces forts joueurs sur lesquels les jeux trompeurs n'ont aucune prise parce qu'ils les emploient eux-mêmes, jouer la dame sur le 5 n'induirait pas Sud à faire ensuite l'impasse au 10, s'il a ♡ A R x x x. Mieux vaut donc pour Est prendre ce qui est sûr et jouer le 10 sur le 5, pour le cas où Ouest aurait ♡ A sec ou ♡ R sec.

Mais n'en concluez pas que si Est, fort joueur, joue la dame sur le 5, c'est qu'elle est sèche et que par conséquent Sud devra faire ensuite l'impasse au 10, s'il a ♡ A R x x x. Sud ne peut pas s'en remettre à Est du soin de pourvoir aux intérêts de Sud. C'est à Sud de le faire.

La meilleure tactique est toujours celle qui, parmi toutes les tactiques objectives, c'est-à-dire dont le résultat est indépendant de la manière de jouer des adversaires, a l'espérance mathématique la plus élevée. Les joueurs qui abusent des déductions psychologiques sont les victimes désignées d'avance des jeux trompeurs. Il est sage de ne pas croire les adversaires, puisqu'ils ont intérêt à nous tromper. On peut au contraire se fier à la science des probabilités car, quelles que soient leur manière de jouer et leur habileté, les joueurs ne peuvent rien changer aux fréquences avec lesquelles ils reçoivent les diverses combinaisons.

Dans le diagramme N° 65, il ne revient pas au même pour Est, s'il a D 10 secs, que le premier ♡ joué soit l'as ou le 5 car, si c'est l'as, Est, qui joue en quatrième, réglera son jeu sur celui de Ouest. Si Ouest fournit le roi, Est donnera son 10. Mais si Ouest fournit un petit ♡, Est jettera sa dame. Quant à Sud, il revient pratiquement au même qu'il parte de l'as ou du 5.

ÉTUDE N° 66

♠ 6 3
♡ A R D 9
◇ A 8 5
♣ D 10 9 5

entame : ♠ R

NORD
OUEST EST
SUD

♠ V 10 2
♡ 7 4
◇ 10 9 7 6
♣ 7 5 3 2

Sud joue 6 ◇ et Ouest entame du ♠ R. Que doit jouer Est ?

BIBLIOGRAPHIE

S. Albarran et J. Besse : *La Canasta pour tous*, 159 pages. Aux éditions de Flore, 22 *bis*, passage Dauphine, Paris (6e).

Mon ami Jean Besse, en m'envoyant ce traité d'un nouveau jeu qui fait fureur outre-Atlantique, me place à peu près dans la situation d'un critique français à qui un grand poète chinois enverrait son œuvre écrite dans la langue originale. C'est dire ma perplexité. Devais-je, avant de rendre compte, commencer par apprendre ce chinois qu'est encore pour moi la Canasta ? C'eût été sans doute faire attendre trop longtemps un ami.

La Canasta se joue à cent huit cartes : deux jeux de bridge avec deux jokers et deux cartes blanches. Elle diffère totalement du bridge et s'apparente au Rami, où l'essentiel est de « constituer avec ses cartes certaines figures particulières ».

Si J. Besse joue aussi bien la Canasta que le bridge, le lecteur ne peut trouver un meilleur guide. Quant à Mme Albarran, son nom seul est un sûr garant de la qualité de sa collaboration. Pierre Albarran n'a pas dédaigné d'enrichir ce traité de ses précieux conseils.

André Chéron.

PHILATÉLIE

NOUVELLES DES ÉTATS-UNIS

Presque chaque mois il paraît aux Etats-Unis un ou deux commémoratifs. Voici l'énumération des dernières nouveautés.

En avril a paru un 3 cents brun violet

à l'effigie de « Casey » Jones, en l'honneur des mécaniciens de chemin de fer. Le mois de juin a vu mettre en vente les 3 cents consacrés respectivement au centenaire de la fondation Kansas-City, au cent cinquantième anniversaire du choix de Washington, second timbre (vue de la Maison Blanche), comme capitale fédérale et à la propagande en faveur des scouts américains.

En juillet, une seule vignette, 3 cents violet rappelant le cent cinquantième anniversaire de la fondation de l'Etat d'Indiana. Enfin les mois d'août et septembre n'ont connu que deux émissions : cent cinquantième anniversaire de Washington comme capitale, troisième timbre (département de la Justice), et centenaire de l'Etat de Californie, 3 cents violet et 3 cents jaune.

J. Bellay.

TIREZ UNE TRAITE SUR LE PRINTEMPS...

... en plantant dès maintenant les tulipes, jacinthes et narcisses que le printemps fera fleurir en avril avec sa ponctualité habituelle.

La Publicité est l'activité fondamentale des Maîtres Imprimeurs Draeger.

Née avec le siècle, leur imprimerie a la jeunesse de la science, la science de la jeunesse, et trouve dans ce mode d'expression un retentissement particulier.

Avec elle se sont accordés les noms de Drian, Paul Iribe, Van Dongen, Benito, Cassandre.

Renversant les préjugés et détruisant l'uniformité, elle n'a pas craint d'aller en avant, capricieuse, cédant aux caprices de la mode.

Dans l'Exposition qu'ils présentent à partir du 10 novembre, les Frères Draeger feront revivre une époque étonnante, une mode fanée, un peu ridicule, aux chapeaux cloches et robes sac.

Ils soumettront encore aux critiques les créations quelquefois incomprises d'un esprit aussi troublant qu'attachant, dont la Publicité s'efforce d'être l'obligée.

Cinquante ans d'Imprimerie et de Publicité, présentés par les Maîtres Imprimeurs Draeger, Galerie royale, 11, rue Royale, du 10 novembre au 10 décembre. Tous les jours de 10 à 19 heures.

Pourquoi vous priver plus longtemps des joies de la

TÉLÉVISION

puisque tous les appareils de la gamme 441 lignes

PHILIPS

pourront toujours s'adapter à tout nouveau lignage. Renseignements et démonstration aux Établissements JU - CA. 5, rue Réaumur, Paris (3e). ARC. 54-45. Distributeurs officiels PHILIPS. Station service Télévision et Radio.

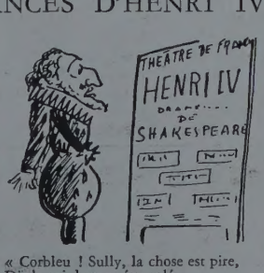
OFFICIERS MINISTÉRIELS

Vente Palais, 28 octobre 1950, à 14 heures, **IMMEUBLE au Kremlin-Bicêtre** 25, avenue Eugène-Thomas, et 3 *ter*, rue Anatole-France, à usage *usine, bur., atel., habit., construct. et* **GRAND TERRAIN** **libre locat. M. à pr. : 2.500.000 francs.** S'adress. : Me **Robert Bethout**, av. à Paris, 48, r. de Clichy ; **Guinot**, synd.

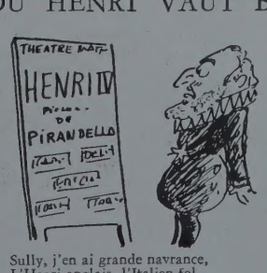
Étude de Me **MALLET**, not. au **KREMLIN** **PROP**té à **VILLEJUIF**, 38, rue Anatole-France. Cont. : 2.342 m. **LIBRE.** Adjud. 15 novembre, 15 h. **Mise à prix :** 800.000 fr. S'adr. Me **MALLET**, notaire.

DOLÉANCES D'HENRI IV OU HENRI VAUT BIEN UNE PIÈCE, par CAMI.

« Ventre-saint-gris ! dit Henri quatre
A Sully, dans le Paradis,
Je vois qu'on me met au théâtre
A Paris ! » L'autre répondit :
« Vous faites erreur, noble sire,
Cet Henri quatre est un dément,
Italien qui, dans son délire,
Se croit l'Henri quatre allemand ! »



« Corbleu ! Sully, la chose est pire,
Dit le roi de rage étranglé,
Que lorsqu'on joua de Shakespeare
En France l'Henri quatre anglais !
Alors, moi, je compte pour beurre ?
Et suis-je Henri zéro, pour eux ?
Moi, le « Vert-Galant », à cette heure
Ne suis-je plus qu'un « Vert-galeux » ?



Sully, j'en ai grande navrance,
L'Henri anglais, l'Italien fol
Sous mon nom sont joués en France,
A quand l'Henri quatre espagnol ?
Par ce titre-là sur l'affiche
Tous les spectateurs sont bernés !
Henri quatre, ventre de biche !
Il n'en est qu'un : le Béarnais !

Le seul Henri que l'on connaisse,
C'est celui des galants propos,
De « Paris vaut bien une messe »
Et, surtout, de « la poule au pot » !
En Henris l'histoire est féconde,
Mais quand, d'un quatre s'affublant,
On affiche Henri, tout le monde
Evoque mon panache blanc !

Sully, pourquoi sur un théâtre
Ne font-ils — ce me serait doux —
Représenter un Henri quatre,
Mais à la mode de chez nous ?
Je voudrais qu'en France un poète
Fasse une pièce en y mêlant
Et la gloire et les amourettes
Du « Vert-Galant » en vers galants ! »

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 4e trimestre 1950. N° 116. — Printed in France.

Pour vos tissus de coton imprimés
Exigez la marque
MARQUE DÉPOSÉE
Impressions de Lyon
IMPRESSIONS DE LYON
A BOUCHERAT